

La fête du sacrifice

Gilda Gonfier

La fête du sacrifice

© cycle été 2024 de Tiers Livre
tous les textes restent propriété de leurs auteurs

Je suis arrivée à Istanbul le 4 juin, pour ce qui devait être un séjour de dix jours. Un homme m'a volé mon portefeuille, mes papiers d'identité, mon argent et ma carte bleue dans le métro bondé d'Eminonu. Je n'avais pas l'intention de faire de cette banale histoire un récit encore moins un livre mais les mots sont venus et avec eux le désir de me raconter dans cette ville de 2600 ans. J'ai puisé dans la banalité de ces cinq jours d'attente d'un passeport d'urgence comme assignée à résidence à l'hôtel Grand Almira de quoi méditer sur la perte, l'écriture et le voyage.

Marcher du Grand Almira hôtel au restaurant où le serveur me reconnaît et me salue. Aujourd'hui, avec un grand sourire, il me montre sur la carte le plat que j'ai pris hier. Me réjouir. Dans cette ville de 20 million d'habitants, un deuxième visage est en train de devenir familier. Le premier est celui de l'agent d'accueil du Grand Almira qui a pris ma réservation et conduit à ma chambre hier soir. M'asseoir sur une chaise bleue en attendant la préparation de mon « take away ». Sortir le livre d'Orhan Pamuk et le stabilo jaune avec lequel je souligne les passages à retenir. « The Naïve and The Sentimental Novelist » Noter des voix françaises derrière moi et ne pas me retourner. Échanger en anglais avec le serveur. Il connaît l'auteur. Il le lit. Peu. Il trouve que c'est trop difficile. Payer 230 liras turques. Prendre le chemin de l'hôtel. Noter le nombre d'hommes assis alignés sous un laurier blanc. Sept. Un peu plus avant certains sont accroupis devant un étalage d'objet à vendre. De loin je ne sais pas si ce sont des chaussures ou autre chose. Aviser l'enseigne rouge du Ferah Hotel. Me rappeler qu'il faut tourner à droite. Des branches lourdes de laurier rose ornent la moitié de la rue. Me féliciter d'avoir de plus en plus d'aisance à retrouver mon chemin dans le dédale des rues pavées de pierres grises. Collecter dans ma mémoire chaque détail reconnu comme

autant de photographies d'un album personnel. L'enseigne « Dolphin 505 ». Celle de l'épicerie où je lis « A.101 ». Acheter une bouteille d'eau minérale. « Victorious café ». Nous y avons déjeuner E et moi à notre arrivée à Fathi. Ajuster mon foulard comme s'il pouvait leur faire oublier que j'étais une étrangère. Est-ce que faire ce trajet tous les jours pendant 130 jours les rendrait plus familiers? S'habitueraient-ils à ma présence au bout de 230 jours? Chercheraient-ils à connaître mon nom? A savoir d'où je viens? Rabia Basri m'a demandé mon nom ce matin. J'étais assise dans le hall de l'hôtel à attendre E. Elle m'a invité à la rejoindre pour partager son repas. J'ai tenté de lui expliquer que je n'avais pas de déjeuner. Elle a insisté. Plus tard j'ai compris que mon excuse de ne pas avoir de « lunch » devait lui sembler stupide puisque c'était précisément la raison pour laquelle elle m'invitait à me joindre à elle. Avant de me montrer ces 2 enfants et les 30 autres dont elle s'occupait dans son orphelinat elle m'a expliqué que le Pakistan était un pays très hospitalier. « Free food ». « Free house ». J'ai dit d'où je venais. Une île dans la Caraïbe. Elle n'en avait jamais entendu parler. Je lui ai montré sur google map. Quand je lui ai dit le nombre d'habitants, elle a eu l'air surpris et déçu. Nous n'avions même pas la taille d'une ville moyenne au Pakistan ou partout ailleurs dans le monde. Rabia Basri est poétesse. Je suis « writer ». Nous tentons d'échanger nos profils sur les réseaux sociaux sans succès. J'ai enregistré néanmoins une vidéo YouTube où elle lit un de ses poèmes dans une langue que je ne connais pas. J'ai voulu lui partager la vidéo YouTube de ma conférence sur le conte et puis j'ai abandonné. Je ne reverrai sans doute jamais Rabia Basri. Elle est ronde, les pommettes charnues. J'ai envie de les pincer tant son sourire me touche. Elle a débité d'une traite tous les mots français qu'elle connaissait parce que son mari est ingénieur et travaille à Genève: bonjour, merci, au revoir, s'il vous plaît, encore, non merci, oui avec plaisir, bonne nuit, à la vôtre et bon appétit. Je réalise que je ne sais toujours pas

dire « merci » en turc encore moins « oui » ou « non ». E est enfin descendu et j'ai dit au revoir à Rabia Basri et à son visage poupon encadré par le foulard couleur or qu'elle portait. Elle a tenu à nous expliquer comment aller à Aya Sofia, la Mosquée transformée en basilique ou l'inverse j'ai oublié.

L'agent d'accueil du Grand Almira s'appelle Bayley. C'est du moins ce que j'ai entendu. Je lui ai demandé de l'écrire sur mon carnet et il a écrit Begli. J'ai une sensation d'irréalité. E n'aime pas mon flottement. Nous avons visité la ville au pas de course ces 15 derniers jours. J'ai retenu au passage quelque noms Fathi, Besiktas, Eminonu, la place Taksim et Gezi Park. Je me souviens aussi des îles du prince que nous avons vu depuis le « vapur ». Je serais bien incapable de m'orienter et encore moi de dessiner la ville. Apprivoiser une rue à force de l'arpenter à défaut d'une ville qu'il y a peu je ne savais pas situer sur la mappemonde. Je suis à Istanbul depuis le 3 juin et j'aboutis à la conclusion que je ne sais pas voyager. Tendre l'oreille pour m'habituer à la musique de leur langue. Éviter le regard des hommes. Noter qu'il y a peu de femmes dans les rues. Croiser des femmes sans voile penchées sur leur téléphone. Ne pas me pencher sur le mien. N'aller nulle part qui nécessite l'activation du GPS depuis que E est parti. Arpenter une ruelle du quartier de Fathi de mon hôtel au restaurant où je prends toujours la même chose: du riz orange, de la betterave rouge, de l'oignon cru, du persil et des pilons de poulet grillé enveloppés dans une galette que je n'arrive jamais à finir. Le petit déjeuner du Grand Almira est servi dans une cour intérieure recouverte d'un gazon synthétique vert. La jeune fille qui balaye penchée sur le sol le matin et fait la vaisselle nourrit deux chatons de couleur noir. Un goéland vient taper son bec dans la coupelle. Une autre employée est assise à mes côtés et elle parle fort dans son téléphone. Elle tire sur une pipe à eau de couleur bleu. M'interdire d'aller plus loin que le trajet du Grand Almira hôtel au restaurant pendant toute la fête du sacrifice. Écrire.

Lire. Attendre mon rendez-vous au consulat. Je suis venue au monde un 16 juin. La fête du sacrifice dont j'ignorais tout bat son plein et a débuté cette année le 16 juin. Je n'en ai aucune manifestation hormis le fait de m'être fait voler mes papiers et ma carte de crédit après notre visite à Aya Sofia. E est parti le lendemain de très bonne heure. Je suis restée seule sans papier dans une ville qui a plus de 1000 ans. Le policier turc parlait français et me l'a expliqué sans doute pour atténuer ma culpabilité. J'étais loin d'être la seule à qui la mésaventure était arrivée. L'homme qui fait sa déclaration avant moi s'est fait voler son portefeuille dans les mêmes conditions que moi. Nous avons été bousculé à la sortie du tramway à la station d'Eminonu. Nous nous sommes tous les deux rendus très vite compte de la perte de nos portefeuilles. Je suis dans un pays musulman pour la fête de l'Aïd le jour de mon anniversaire. J'ai perdu mes papiers d'identité. E a du rentrer à Paris. Je ne peux m'empêcher d'y voir un signe. Celui d'un renouvellement ou d'une mue. Abandonner une peau dont je n'ai plus besoin et qui a fait son temps. J'ai grandi derrière une barrière au 7 Cour Cinaur à Chauvel Abymes en Guadeloupe. La barrière me protégeait du danger. Le danger n'a jamais été expliqué. J'ai grandi et j'ai conclu que c'était le danger de devenir fille-mère. Faire un enfant sans père était la plus grande angoisse de ma mère. La preuve indiscutable de son échec à nous élever mes sœurs et moi et à nous garder dans le droit chemin. Je suis au Grand Almira Hôtel comme derrière la barrière. J'ai une interdiction que je me donne à moi même de dépasser la barrière. Je suis seule.

Monter l'escalier roulant du métro, station Haliç. Allonger le pas sur le pont aérien au-dessus d'une mer émeraude sous un ciel bleu sans nuages. Tenir fort la bride de mon sac. M'interdire de m'approcher comme je m'interdirai d'approcher du bord d'une falaise de peur que le vide me happe. Être partagée entre l'envie de m'approcher de la

rambarde pour prendre une photo de la ville traversée par le Bosphore et laisser tomber mon sac avec l'argent que m'a prêté M dans l'eau six mètres plus bas. Ajouter une catastrophe à celle de se faire voler son portefeuille la veille de son départ le premier jour de la fête du sacrifice. Valider mon passage. Refus de la machine. Recharger le titre de transport avec 50 liras turques. Attendre. Peu de monde sur le quai. Prendre la photo du quai d'en face avec le nom de la station « Haliç ». Un souvenir. Attendre. Monter dans le train. Rester debout. Compter trois stations. Descendre place Taksim. Prendre la direction Guézi park et non Sanat comme la dernière fois. Faire attention. Tenir fort la bride du sac à dos. Le plaquer contre mon ventre. Penser à prendre en contre-plongée une photo à la sortie du métro des fanions orange et blanc devant le dôme et les deux minarets de la mosquée d'Erdogan et m'en abstenir. Me rappeler le chemin jusqu'au consulat français. O arrive à 14h30 comme prévu. L'embrasser sur les deux joues. Dire « merci ». Dire « comment j'aurais fait si tu n'étais pas venu ». La porte du consulat donne sur la place Taksim. Erdogan y a planté une mosquée qui d'après O s'impose face au mausolée d'Attaturk plus petit. Il n'aime pas la place Taksim. Je me sens bien à la place Taksim. Je suis venue quelques jours plus tôt à l'Institut français pour la projection du film *Une jeunesse allemande*. J'ai longé l'avenue d'Istiklal plus de 5 fois à la recherche d'un *Bookstore*. Il n'y a qu'à celle qui a comme enseigne Mephisto que j'ai trouvé des livres en anglais. J'ai acheté un livre d'Orhan Pamuk: « *the naïve and sentimental novelists* ». Je veux être « novelist ». Je me sens à la fois naïve et sentimentale. Je n'ai pas fini la lecture. Ce que je retiens de la dizaine de pages lues c'est qu'un romancier naïf écrit sans savoir là où le sentimental sait ce qu'il écrit et pourquoi il l'écrit. Je me sens naïve dans l'écrire comme dans le voyage. Un homme avec une veste pousse la porte du consulat. Je rentre dans son sillage. L'agent de sécurité dans sa guérite nous refoule en turc. O lui explique. En turc. O est turc. Je m'en remets à O. Nous nous sommes trompés de

porte. C'est un peu plus loin. La porte anthracite est celle de l'institut français. La porte du consulat est blanche non loin. Activer l'interphone. O explique en turc. J'entends mon prénom comme rescapé d'une mer de mots turcs. O ne peut pas rentrer. Il n'a pas rendez-vous. L'agent de sécurité à qui je tente d'expliquer reste ferme. Je verrai avec les gens qui sont à l'intérieur. Je dois lui donner le téléphone que j'ai à la main parce que c'est interdit de rentrer dans le consulat avec un téléphone. En échange j'ai le numéro 6 inscrit en noir sur une petite plaque blanche. Passer une porte. Une autre porte. Me tenir devant un hygiaphone et prendre une grande respiration. Dire soulagée: «merci de parler français». Débiter que O est resté à l'extérieur. Je ne peux pas payer sans lui. Je me suis fait voler carte de crédit et papiers à la station de métro d'Eminonu. Quelqu'un va chercher O. Donner une photo d'identité. Remplir une fiche de renseignement. Ma taille. La couleur de mes yeux. Hésiter sur la date de naissance de mon père. Écrire sans hésiter celle de ma mère. Poser 4 doigts de la main gauche puis de la droite pour scanner mes empreintes sur un boîtier qui débite une lumière verte. M'asseoir avec O pour attendre la délivrance de mon passeport d'urgence. La Guadeloupe ne fait pas partie de l'espace Shengen. Un laissez-passer ne m'aurait pas permis d'atteindre Pointe-à-Pitre depuis Paris. Prendre mon passeport d'urgence qui a la couleur des passeports russes et non ceux de la communauté européenne comme je m'y attendais. Dire merci. Passer la porte-tourniquet de sécurité. Récupérer nos téléphones et rendre le numéro 6. J'ai noté quand nous nous sommes assis pour attendre la fabrication de mon passeport qu'un outrage à agent coûte 7500 euros d'amende. Comment arrive-t-on à cette évaluation de l'outrage? Je l'ignore.

Nous prenons un café. Je ne bois jamais de café. Je n'ai pas réfléchi. Je suis naïve. O me raccompagne à la station de métro. Dire au revoir. Dire j'ai honte d'avoir été aussi imprudente. Il me rassure. ça peut arriver à n'importe qui.

Descendre les escaliers. Suivre la foule sans trop savoir où je vais. J'ai peur de me perdre. Je veux retrouver le refuge du Grand Almira Hôtel. Revenir sur mes pas. Hésiter. Je suis perdue. Les noms me sont familiers et en même temps il me semble que Karakoy est sur la rive asiatique. Je ne sais plus. Je suis désorientée. Demander mon chemin. Personne ne parle anglais. Me rappeler avoir pris une photo à la station Halic. Je montre la photo. On me dit «*go down and left*». Je descends l'escalator. Je sais maintenant où je vais. Je vais à Haliç. Je n'ai jamais été aussi heureuse de voir l'enseigne Turkish Delighth qui représente pour moi la porte d'entrée de Fathi. Fathi je connais. Depuis 3 jours j'en arpente les rues et j'y ai mes habitudes.

La lumière hypnotique des néons, un haut plafond de lames dessinées pour évoquer l'aérien, peut-être pour faire oublier l'âpreté de la circulation dans les aéroports et rappeler le ciel, des surfaces vitrées où se pose le regard, des distributeurs de boissons, une cage pour fumeur, trois hommes y fument en silence, la moquette bleue de la couleur du Bosphore, des écrans partout qui déversent les informations sur l'horaire des vols et des embarquements, des prises pour téléphones et ordinateurs, des espaces restauration, «*Eat ealthy be happy*», du thé au jasmin, du café, des sandwiches qui colmatent l'estomac, des poubelles de tri vertes et jaunes, une horloge du 19ème siècle dans le cliquant du 21ème, c'est une pub pour Rolex, des nombres partout, du duty free, des parfums, des carré de chocolats distribués par des vendeuses de cosmétiques, des cordons de sécurité, des écrans de téléphones sur lesquels des doigts s'agitent, des membres d'équipage, des valises qui roulent, dehors sur le tarmac mouillé par la pluie, derrière la paroi de verre quadrillée d'acier d'au moins 9 mètres, la danse des A320 des 777, des hommes, des femmes, des enfants, ils

marchent ou s'arrêtent sur des tapis roulants, des adolescents jouent aux cartes assis par terre en cercle, une marée humaine est assise, s'agite, s'occupe ou somnole alignée en rangée sous les hauts plafonds de ce qui sans le décors reste un grand hangar de verre, de plastique et de métal où jamais personne n'éteint la lumière.

Je serais prise de vertige, le corps endolori à force de rester assise et debout aussi, longtemps, des heures, je ne sais plus. Je serais lancée dans la marche du monde avec le monde. J'aurais le tournis. J'en aurais plein le dos. Je serais assignée à la solitude dans la marche du monde. Le temps s'arrêterait, ne resterait que le tourbillon des âmes prisonnières de leur trajectoire. Elles me frôlent sans me voir. C'est ainsi dans tous les aéroports du monde. La même logique dicte la circulation des corps humains dans tous les aéroports du monde sous toutes les latitudes. Les corps se plient à la logique, ils s'alignent, ils lèvent la tête et regardent la caméra pour passer les frontières, ils mettent leurs pieds sur des pas jaunes, ils respectent les limites, ils font ce que dit toute personne avec un badge, ils suivent la file, ils franchissent des portiques, ils cherchent les toilettes, ils montrent leurs passeports, ils impriment leur carte d'embarquement, ils répondent aux questions, ils collent les étiquettes bagages, ils ne s'éloignent pas de leurs valises, ils cherchent leur chemin, ils marchent, piétinent, attendent, achètent des magazines, des barres de chocolat, ils savent où ils vont, ils ont une destination.

Je voudrais écrire et je serais incapable de former des lettres sur mon carnet rouge. Je ne saurais pas par quoi commencer. Je penserais à E. Je m'en voudrais de ne pas savoir voyager comme lui sait le faire. Je lui ai demandé s'il s'était déjà fait voler ses papiers. Il a répondu comme si c'était une évidence et un fait définitivement impossible : « non cela ne m'est

jamais arrivé ». Il ne perdrait pas son temps suspendu comme moi maintenant dans une fatigue visqueuse. Il aurait son ordinateur et répondrait à des emails. Il serait efficace. Son temps serait productif. Je ne me sens pas productive. Je me laisse porter par la foule, bouchon sur l'eau. Dans la ronde du monde, je prophétise mon effacement. Qui me voit ? Si je venais à disparaître, il ne resterait que le code-barre de ma carte d'embarquement scanné par les machines.

Je n'aurais pas écrit une seule ligne à Istanbul. Je m'étais pourtant promis d'écrire tous les jours. Je me console avec des excuses. Et pendant les 10 jours m'a entraînée dans sa course aux monuments historiques, aux musées, aux galeries d'art. En rentrant le soir j'étais épuisée, saoulée par le bruit et l'agitation de la ville. Ma seule joie était de flâner dans une librairie et d'acheter des livres. Et n'aime pas les librairies. Il trouve que j'y passe trop de temps quand il finit par me céder et me suivre dans les rayonnages. Je n'aime pas sa présence impatiente. Il gâche mon plaisir. Je me promets la prochaine fois d'y aller seule. Il est parti. Je suis restée seule à Fathi. J'ai fini par écrire, mais si peu. J'ai lu beaucoup. Je me promets d'apprendre à voyager. Je me promets d'apprendre à écrire. Je me promets quand tout sera fini et que je serai rentrée chez moi de revenir à Istanbul.

J'ai perdu deux choses à Istanbul, ma valise et mon portefeuille. Ma valise en arrivant et mon portefeuille la veille de mon départ. J'ai perdu deux contenants. Un grand et un petit. Ces objets n'avaient aucune valeur sentimentale avant que je ne les perde. Une fois perdus, ils sont devenus plus que des contenants auxquels je ne pense pas. Ils sont devenus des spectres. J'ai lu aujourd'hui une citation du poète Mahmoud Darwich: « la poésie, mon ami est cette nostalgie inexplicable qui fait d'une chose un spectre et d'un spectre une chose ». Ma valise et mon portefeuille sont devenus des

spectres. D'abord j'ai cherché longtemps le tapis roulant où était censée être ma valise à mon arrivée à Istanbul. J'étais seule. E pour des raisons liées à son travail devait me rejoindre le lendemain. Il m'a beaucoup rassurée à mon départ, connaissant ma peur des grands voyages. Je n'avais qu'à arriver à Istanbul prendre un taxi me rendre à notre hôtel et l'attendre. Avec le décalage horaire, je dormirai pour me remettre du long voyage et à mon réveil il serait là. Il m'accueillerait. Il me montrerait la ville. Ne voyant pas ma valise à mon arrivée, je suis allée au service des bagages de Turkish airways. Un agent m'a indiqué le bon tapis et m'a expliqué que peut-être la valise avait été retirée du tapis. J'en ai fait le tour et j'ai fini par trouver ma valise posée seule devant le tapis roulant. La poignée était cassée. Impossible de la faire rouler. Je ne me voyais pas la porter dans cet immense aéroport que je voyais pour la première fois. Je suis retourné au service bagage expliquer ma difficulté. L'agent en anglais m'a expliqué qu'il pouvait m'en donner une autre. Est-ce que j'étais d'accord à transvaser mes affaires dans une autre valise ? J'ai dit oui. L'émotion n'est arrivée qu'après. Il m'a indiqué une pièce attenante avec un large comptoir où poser les deux valises. J'ai transvasé mes vêtements, mes chaussures, mes effets de toilette d'une valise à l'autre. La nouvelle n'avait aucune histoire. Elle était neuve et j'ai noté qu'elle avait une fermeture de sécurité intégrée qui me dispenserait d'un cadenas si j'osais m'aventurer à installer un code, du moins si j'arrivais à en comprendre le mode d'emploi. J'ai demandé à l'agent ce que je devais faire de ce qui était devenu mon ancienne valise. L'émotion est arrivée à ce moment-là. Il m'a dit de la laisser là. J'ai imaginé qu'elle serait mise à la poubelle, détruite, réduite en cendre ou aplatie. J'avais le sentiment que c'était un bout de moi-même que je laissais là. Je n'ai pas dit au revoir à ma valise. J'ai fait rouler la nouvelle, la neuve, celle

qui avait un code que je n'avais pas encore installé sans dire au revoir à celle qui m'avait accompagné depuis tant d'années et que je savais reconnaître. Je n'ai pas dit non plus au revoir au portefeuille qu'un pickpocket m'a volé. Je ne le reverrai jamais. Je n'ai même pas le souvenir de tout ce qu'il y avait dedans hormis la carte bancaire, la carte vitale, la carte d'identité, le permis de conduire, la carte grise, la carte U, et toutes les cartes de fidélité que j'accumule. Je sais qu'il était lourd parce que je n'aime pas l'éparpillement et que je préfère avoir tout à portée de main tout le temps sans avoir besoin de chercher. Ma valise et mon portefeuille sont devenus des spectres. J'ignore où ils sont maintenant. Je sais que c'est une part de moi qui est quelque part au fond de je ne sais quel canal. Peut-être que le portefeuille a été balancé dans le Bosphore. Peut-être que mon passeport et ma carte d'identité vont servir à un migrant pour passer la frontière et venir en Europe. La valise c'est certain est détruite. N'ai-je pas oublié quelque chose dedans ? Il n'y a rien de poétique. Mahmoud Darwich a tort. Je ressens de la nostalgie et elle n'a rien d'inexplicable. Elle dit que je me suis attachée à des choses c'est tout. Elle dit que ces choses sont les contenants d'un bout de ma vie. C'est tout. Où est la poésie ? Pour rien au monde je ne partagerais à E ma tristesse. Il jugerait que c'est indécent et puéril. Il m'expliquerait le sens de la vie, qu'elle est faite de deuil. Je devrais le savoir. Comme si le fait de le savoir devait anéantir toute émotion. E n'est pas un sentimental. Enfin j'apprends avec Orhan Pamuck une nouvelle définition de la sentimentalité. Je veux apprendre à écrire comme je veux apprendre à voyager parce que pour moi c'est la même chose. Quand à faire d'un spectre une chose M Darwich je ne sais pas. Je ne suis pas poète.

Habiter Chanzy. Mon frère est mort. Ma mère attend qu'on vienne chercher l'enfant mort à ses côtés sur le grand lit. Elle attend. Mon père est parti appeler. Elle est seule avec l'enfant mort. Je suis née après. Je suis née dans le sillage de la vie courte qu'il a vécue. Personne ne l'a jamais oublié. J'ai grandi avec un frère mort.

Habiter Chauvel. L'eau jusqu'à la poitrine mon père me porte sur ses épaules. Une eau terreuse. Les inondations ne nous empêchent pas d'aller à l'école. Ailleurs l'eau n'est pas montée. Plus tard au moment du passage du cyclone Hugo sur l'île nous sommes partis nous réfugier au Moule. Nous avons vu la dévastation sur le chemin du retour et nous avons pensé que Chauvel serait dévasté aussi. Chauvel résiste. Chauvel reste debout.

Habiter l'Arsenal. Ma chambre de cité universitaire a une superficie de 9m². J'ai collé des posters sur les murs. Je vois les gens sur le canal de Brienne. J'ai des amis et je fais la fête. Ma mère est loin. Je lui parle d'un téléphone public dans le hall en bas. Ma vie commence.

Habiter avec lui. Le dimanche je fais un gâteau. Il y a un petit jardin. Il travaille. Je fais mes études. Je rêve d'une famille. Je n'ai pas fini mes études. Je le suis tout de même. Je rentre en Guadeloupe.

Habiter Bergette. Je ne vois pas la mer. La maison est blanche soulignée de vert clair sur les poteaux. Nous sommes au bout du chemin. Il travaille et moi non. Je rêve de littérature.

Habiter Bazin. Je veux des plantes sur ma terrasse. Il y a au moins trois cent familles. Qui me dit ça? Ma voiture est garée devant l'appartement de la cité livrée par la société d'économie mixte il y a peu. Je travaille. Je suis seule. J'ai une

chienne que j'appelle Mirabelle. J'ai une petite voiture. Je suis une jeune femme indépendante. Je vis seule.

Habiter Leroux. Je suis dans un jardin. Je vis dans l'ornement. Je vois la mer de ma cuisine. La maison est ouverte même la nuit. J'entends la mer. Il aime les chats nous en avons 7. Le médecin trouve que ce n'est pas prudent avec la grossesse. J'ai une plage pour moi toute seule à l'aurore. Deux personnes seront mortes sur cette plage. Je porte la vie. Être maman n'est plus un rêve. Je ne suis plus seule.

Habiter Peynier. Dedans comme dehors. J'habite un appartement de caractère. J'aime les jardins. J'ai quitté l'ornement pour un patio de 4m2. J'ai quitté l'ornement pour ne pas mourir. La lumière est belle. Les filles l'appellent la maison aux escaliers. Pour l'école nous passons devant le marché aux épices, la darse, les pêcheurs, les prostituées de la rue Raspail et l'université.

Habiter Circonvallation. J'ai hésité. J'ai dit non. Je suis allée à la rivière. Je suis revenue et j'ai dit oui. Je n'avais plus la force de chercher où habiter. La maison est en bois. Elle me rappelle celle de Bergette. Le jardin est grand. Je peux cueillir des fruits : pommes cannelle, grenades, mangues, sapotilles et pommes malaka. J'y passe ma première nuit un 15 septembre seule avec le cyclone Maria.

Habiter Dolé. Une ruine. La rénover pendant 4 ans et n'en avoir jamais fini. J'ai de nouveau 7 chats. Ma chienne s'appelle Sirik. C'est le nom des pléiades en taïnos. Elle est une gardienne. Le jardin m'apprend la vie. Je rêve d'une balançoire sous le letchi. J'écris des fragments. Le roman n'est plus un rêve. Je raconte Bergette, Chemin neuf, Ornella et ses chagrins. Je vois les Saintes de ma chambre. Derrière se profile l'île de la Dominique. Je ne savais pas que je rêvais

d'horizon. J'ai 8 portes volets et 6 fenêtres. Ouvrir et fermer ma maison est une méditation.

La cité Chanzy n'existe plus. Elle a été démolie par la énième rénovation urbaine de Pointe-à-Pitre. Ma mère refuse de quitter Chauvel malgré la désespérance du quartier. Leroux a été acheté par des américains qui ont caché la maison derrière un haut portail. La rue Peynier a brûlée deux fois. Je ne suis jamais retournée à Toulouse ni au canal de Brienne.

Habiter c'est avoir ces habitudes. On appelait les premiers colons de l'île des habitants. Pour parler d'un jardin on dit en créole « on bitué » l'origine est le mot « Habitué ». Quand un maître passe une annonces pour retrouver son esclave marron il dit « il a ses habitudes » à tel endroit. Je peux dire que j'ai habité Istanbul. Pendant 5 jours j'ai installé des habitudes. De petites habitudes mais des habitudes tout de même. Celle du petit déjeuner servi dans une cour avec un gazon synthétique vert. Je ramène poser mon assiette dans l'évier. La cuisine est attenante et je rentre comme si j'étais chez moi. Celle de lire dans le hall et d'observer les nouveaux arrivants. Celle de la bouteille d'eau achetée à la supérette A101 et celle de mon « take away » au restaurant qui fait angle avec le Turkish deligth en face de la station Haliç. Mais plus que des habitudes, j'ai éprouvé le temps. J'ai écouté les rires des enfants dans la rue. J'ai écouté l'appel à la prière des muezzins. J'ai regardé par la fenêtre. J'ai observé la lune. J'ai noté d'où se levait le soleil. A Istanbul pendant 5 jours je me suis arrêtée au Grand Almira Hôtel et j'ai écouté le monde.

Besiktas, Kadikoy, Karakoy, Fathi, Gezi park, Emimonu, Kabatas... Voyager c'est apprivoiser par petites touches l'espace. Ces noms me sont devenus familiers sans que je sois capable pour autant de les poser sur une carte. Voyager pour moi c'est faire confiance et laisser l'inconscient organiser

l'espace sans m'en mêler. Ma méthode n'est pas rationnelle et donc totalement inefficace quand il faut se rendre quelque part sans se perdre où passer des heures à chercher son chemin. C'est un choix. E. veut tout maîtriser. Avant de partir, il savait tant de choses sur Istanbul là où moi je ne savais rien. Si on m'avait demandé de dessiner la forme d'Istanbul, j'en aurais été incapable. La ville est étendue de part et d'autre du Bosphore défiant l'idée que je me fais ce que des frontières naturelles. Je sais que le Bosphore traverse la ville. Je sais qu'il y a deux rives et des îles aussi. Il y a une corne d'or quelque part, mais je ne l'ai pas encore située puisque je refuse de lire une carte. Je ne veux pas savoir. Je veux découvrir aux hasards des rencontres. S'il ne tenait qu'à moi, je ne serais jamais partie pour Istanbul n'y connaissant personne. C'est un choix comme dans la manière de voyager à l'aveugle dans un espace dont on ne sait rien. Je ne vais que dans les pays où je sais pouvoir retrouver quelqu'un que je connais et qui y habite. Autant dire que je ne vais jamais nulle part. E. a plus de liberté. Il n'a besoin de connaître personne. Il va là où il veut avec l'assurance de quelqu'un qui sait. Notre voyage est balisé, chaque destination prévue et préparée. Il a fait pourtant une exception que je ne m'explique pas encore. E. est souvent agacé par ma manière d'appréhender le monde en ingénue qui improvise tout le temps. J'ai été surprise de l'invité qu'il a accueilli à notre table pour ce qui était censé être notre dernier dîner à Istanbul. Il a invité au restaurant panoramique le Dudu, un homme qui a avancé vers nous comme s'il portait son corps devant lui. Il était maigre et dégingandé. Ses longs cheveux noirs étaient ramassés en chignon à la va-vite ébouriffé sur sa tête. Sa barbe était longue et tout aussi ébouriffée que son chignon mal fait. Il avait malgré la chaleur un pull que j'ai trouvé hideux. Dans ce restaurant chic où les serveurs remplissaient à mesure que

nous les finissions nos verres d'eau, on aurait pu penser qu'il avait un air négligé. C'était sans compter son assurance due peut-être à sa taille haute. En tous les cas il forçait la déférence des serveurs qui le traitait comme s'il avait été une star de cinéma.

Son nom est Servet et voilà ce qu'il nous a dit à E et à moi après s'être assis à notre table d'une traite (je retranscris de mémoire) :

« Je ne sais plus l'âge quand je suis allé à l'école. Je m'appelle Servet. Mais tu peux me donner le nom que tu veux. Tu peux même dire Serviette si tu veux. Je suis kurde. Le maître, il est turc. Il ne me comprend pas et je ne le comprends pas non plus. Il va voir ma mère. Il dit à ma mère : ton fils ne parle pas. Ma mère dit : mon fils parle. Le maître dit : non il ne parle pas. Il a un problème. Ma mère dit : non pas de problème, il parle. Non, dit le maître. Oui, dit ma mère. Et elle m'appelle et je réponds. Je parle. Le maître n'avait jamais dit Servet. S'il ne dit pas Servet je ne peux pas répondre alors je ne parle pas. Le maître dit qu'il rentre chez lui. Ma mère dit non. Ma mère c'est un crocodile. Elle dit non. Elle dit il est midi, tu manges. Le maître dit non, je ne mange pas. Ma mère crocodile dit oui tu manges. Non, dit le maître. Ma mère demande à ma sœur de préparer du pain avec du fromage. Elle le donne au maître et elle dit : tu peux manger ici avec nous si tu veux. Si tu ne veux pas, tu peux partir avec le pain et le fromage. Il est midi. Quand c'est midi, tu manges. »

Nous en étions aux apéritifs. Je mangeais du poulpe grillé et de la purée de poivrons dans un restaurant panoramique à Istanbul. Les lumières de la ville dessinaient une frise bleu et or où on devinait le dôme et les minarets des mosquées. J'avais bu du vin et j'étais un peu ivre. Servet me faisait rire. E semblait plus détendu que d'habitude. Il avait toujours l'air

grave de quelqu'un qui porte le monde sur ses épaules tant il est entouré de gens inconscients de la gravité de leur moindre petite décision et des conséquences qu'elles peuvent avoir sur l'avenir de la planète. Dans mon ivresse, je comprenais que E. n'aimait pas l'inconscience et je me demandais pourquoi il m'avait choisi et pourquoi je me laissais commander quand j'ai trouvé une question à poser qui lui ferait sans doute plaisir.

J'ai demandé :

– Servet est ce que les Kurdes ont ouvert les portes de l'Anatolie ?

E. était fière de ma question comme celle d'une bonne élève avec laquelle il a eu beaucoup de patience et cette patience enfin paye. L'appel à la prière a commencé comme pour célébrer avant que Servet ne réponde, mon petit accomplissement.

Servet nous a fait un long développement dont je n'ai plus aucun souvenir tant j'avais bu de vin. Il avait notamment expliqué qui étaient les Kurdes. Je ne me souviens que d'une chose à la fin de sa parole. Les Kurdes étaient les premiers habitants de l'Anatolie. Les turcs disent qu'il n'y avait pas de porte à ouvrir. Mais ils ont du passer pourtant parce qu'ils n'étaient pas de l'Anatolie. Ils refusent de dire que les Kurdes ont ouvert les portes d'Anatolie parce qu'ils disent qu'il n'y avait pas de porte. Tu comprends?

Je comprend une chose c'est que les portes de l'Anatolie me font rêver et le corps de Servet aussi.

Ma chambre est au 3^e étage. Un grand lit face à un bureau au-dessus duquel trône un large écran de télé que je n'ai jamais allumé. La climatisation est réglée à 17 quand je la mets en marche. Le lit deux places mange tout l'espace devant le bureau. Je passe peu de temps devant la fenêtre. Je somnole allongée sur le lit aux draps blancs ou je suis assise à ce qui est devenu ma table de travail. Puisque je ne sais pas voyager qu'au moins, j'écrive et raconte les conséquences de ce que E. appellerait mon inconscience. Il ne m'a pas fait la leçon avant de partir. Je crois même qu'il était sincèrement désolé même s'il ne l'a pas montré. Je ne suis plus une enfant. Il ne peut pas vérifier mes bagages et ce que je mets dans mon portefeuille. Il m'a plusieurs fois alerté et répété que je devais faire attention. Je m'en veux. Je considère que ce qui est arrivé est de ma faute. Je suis seule dans la chambre d'hôtel et je n'ai prévenu personne d'autre de ma mésaventure. Lui seul sait que je suis restée à Istanbul. Il m'a laissé de l'argent, suffisamment pour payer l'hôtel et manger en attendant l'ouverture du consulat. Je n'ai pas encore la solution pour payer mes nouveaux papiers. Ce n'est possible que par carte bancaire. Il me faudra trouver une bonne âme qui acceptera du cash et aussi de m'accompagner au consulat. 3 jours cela ne semble pas si long. Le temps s'étire. De ma fenêtre je vois une cour remplie de cageot à légumes bleu pêle-mêle. Des enfants crient et courent dans la rue pavée en bas. Ils sont nu-pieds, les habits sales et me demandent de l'argent quand je sors de l'hôtel. J'entends leurs jeux de ma chambre et parfois aussi leurs pleurs. Quelqu'un est toujours en train d'appeler. Je ne connais pas la langue, les intonations me rappellent celles du quartier de mon enfance à Chauvel. J'ai le besoin de tout ramener à quelque chose de familier. La sensation d'étrangeté s'estompe. Je m'applique à faire le même trajet à passer devenant les mêmes enseignes chaque

jour. J'ai réduit l'espace. La ville d'Istanbul est devenue une seule rue qui me mène de l'Hôtel au restaurant pour mon take away. Beshiktas, Eminonu, Kadikoy n'existent plus. J'ai le pouvoir de plier la ville à la plus petite expression qui soit confortable pour moi. Je sens que je m'attache au lieu. Je n'ai peut-être jamais été aussi attentive à noter les détails d'un autre lieu dans lequel j'aurais passé des mois voire des années. Je suis seule et la rue est avec moi. J'ai mon sac à dos sur une épaule. J'en tiens fort la bride. J'évite de croiser les regards. Je ne sais pas dire bonjour en Turc. Je souris à Begli. Je souris au serveur du Take away et je rentre dans ma chambre raconter sur une feuille blanche ma solitude.

Orhan Pamuck voulait être peintre. Il a renoncé et il est devenu écrivain. Il était jeune, peut-être une vingtaine d'années. Sa famille pensait qu'il devait vivre pour avoir quelque chose à raconter dans ses livres. Je crois (il faudra que je vérifie) que pour lui on écrit parce qu'on lit des livres et non parce qu'on a vécu des choses. Du plus loin que je me souviens, j'ai toujours voulu écrire. À cause des livres que je lisais, mais surtout parce que les livres étaient mon refuge contre la violence du monde. J'ai vite noté qu'étant d'une famille modeste le fait que je lise et que j'écrive surtout me donnait un statut à part qui je l'ai cru longtemps me protégerait de la violence. Si à l'époque on m'avait demandé de donner un exemple, je n'aurais pas su définir cette violence. J'aurais peut-être parlé de ce que je voyais à la télé, la guerre du Biafra, une petite fille prisonnière d'une coulée de boue, une femme disparue dont le corps a été retrouvé dans un bois. Maintenant je dirais la violence dont j'étais le témoin. Nous pouvions entendre notre voisine être frappée par son homme sans que personne n'appelle la police. Un homme

pouvait tuer une femme par amour et on le croyait. Les garçons nous sifflaient dans la rue et on ne disait rien. Les hommes buvaient et s'ils ne le faisaient pas on trouvait cela suspect.

Encore aujourd'hui j'écris pour pacifier le monde. Poser les mots les uns après les autres me donne la sensation de pouvoir ralentir le temps. Choisir ce que je regarde et comment je le regarde. Je ne sais jamais ce que je vais écrire avant de l'écrire. Une première phrase vient : « Orhan Pamuck voulait être peintre ». Ensuite je laisse la pensée se dérouler comme on tire un fil. Je pense que comme le voyage il y a plusieurs manières d'aborder la page blanche, ce pays inconnu, celui dont on ne sait rien. On peut sauter dans un avion ou acheter un guide du routard pour faire le voyage en se documentant d'abord pour ensuite aller confronter sur le terrain ce qu'on a lu dans un guide touristique. On peut écrire « Orhan Pamuck voulait être peintre » et raconter l'enfance à Chauvel, Cour Cinaur n°7. Je partageais ma chambre avec ma sœur. Nous avions un lit superposé. Étant l'aîné, je dormais en haut et tous les soirs notre voisine Jacqueline était battue.

E s'il écrivait comme il voyage ferait un plan et il saurait à l'avance avant de poser un seul mot sur la page blanche ce qu'il a à dire. Il n'aurait aucune appréhension de la page blanche puisqu'il saurait la remplir. Je n'ai pas eu peur d'Istanbul tant que E était présent. Maintenant qu'il est parti, je ne m'éloigne plus de l'hôtel Grand Almira. J'écris comme je voyage. À tâtons je cherche mon chemin, je me perds, je me trompe et d'association d'idée en association d'idées je pose un fragment puis un autre jusqu'à élucider ce que j'ai à dire.

Jacqueline rend les coups qu'il lui donne. Sa voix porte autant que la sienne. Elle vit dans la maison séparée de la nôtre par

une barrière de tôles grises avec sa mère, ses sœurs et ses cinq enfants. Quand c'est le défilé d'Akiyo, elle est devant et agite l'encens derrière les ti fweta qui annoncent le groupe de carnaval le plus populaire de l'île. Elle rit fort et sa fille Chantal me fait des tresses pour les grandes vacances.

Je porte une chambre en moi. La 303 du Grand Almira Hôtel. Un large escalier en colimaçon y mène. Je monte à pas feutrés sur des tapis d'orient rouge qu'une des employés nettoie pliée en deux chaque matin avec un balai en paille de riz sans manche. La porte de bois sombre est haute. La poignée en laiton résiste et je dois m'y prendre à deux reprises pour l'ouvrir. Trois pas et je suis à la fenêtre à guillotine. Je fais coulisser à la verticale la partie basse tellement lourde qu'elle pourrait sectionner mes doigts si j'étais maladroite. Une pièce de métal en forme de triangle sert de taquet. Elle est travaillée. Dans mon souvenir on dirait de la dentelle métallique. Je ne sais pas le dire autrement. Je porte cette chambre en moi et tout ce qui la compose depuis mon retour en Guadeloupe. Un bureau contre le mur, un grand lit aux draps blanc et une armoire avec un miroir sans recul tant l'espace est exigü. Quand je tire la chaise pour m'asseoir au bureau elle bute sur le lit derrière. Je porte cette chambre en moi. Tout me semble irréel depuis mon retour sans doute à cause de la fatigue du voyage. Je sais que je suis rentrée chez moi, pourtant le sentiment d'étrangeté persiste. Je ne cesse de me voir la main sur la poignée de la porte de la chambre 303 après avoir monté les trois étages. Ma vie est derrière cette porte. Ma vraie vie est derrière cette porte. Je l'ouvre. Elle résiste comme à chaque fois.

Derrière ce sont les montagnes de l'Anatolie. Le temps s'est arrêté. Il ne se passe rien que la course des nuages dans un ciel bleu. Il n'y a rien à faire, nulle part où aller, rien à décider

ou à refuser. Le temps s'est arrêté. Il n'y a même plus d'attente.

J'ouvre la porte. Debout devant le temps j'écoute le vent et les jeux des enfants dans une langue que je ne connais pas, dans des ruelles que mes pas n'ont jamais foulés, dans un pays qui n'est pas le mien et à qui je sais pourtant appartenir.

E n'a pas choisi le Grand Almira Hôtel. Pour une fois il m'a laissé faire. Je lui reprochais assez de prendre toutes les décisions liées à notre voyage, la destination, les lieux que nous visiterions, la manière dont nous nous déplacerions, ce que nous mangerions, les chaussures que je devrais porter parce qu'il faudrait beaucoup marcher, quand je devrais mettre un foulard et cacher mes cheveux, l'heure à laquelle il fallait que je me lève si je ne voulais pas tout rater, la durée des pauses dans le parc, quand il fallait prendre des photos (je n'en prends jamais), quand il fallait acheter des souvenirs parce que le bazar nous n'y reviendrions pas, l'exclusion des librairies de notre itinéraire à cause du temps long que je pouvais y passer et de mes compulsions d'achat qui alourdirait inutilement nos valises de livres en anglais que probablement je ne lirai jamais. J'ai eu la permission pour une décision et une seule, celle de dormir pour ma nuit d'anniversaire dans l'hôtel de mon choix. Fathi n'est pas un quartier qu'il aurait choisi non plus. J'ai décidé sur un coup de tête. Nous avons visité une galerie d'art qui était au programme du voyage qu'il m'offrait et qu'il avait préparé avec soin dans l'idée de me reconquérir et de donner une chance à notre relation qui s'étiolait depuis septembre dernier. À défaut de livre j'avais acheté la reproduction d'un des tableaux de la jeune artiste. Elle était attentive et nous a expliqué dans un mauvais anglais ce qu'elle avait voulu représenter, et que j'ai écouté distraitement plus soucieuse de

ce que moi j'y voyais. Je voyais la silhouette d'un homme seul, debout les mains dans les poches, saturée de rouge, la tête hors du cadre comme coupée, avec une chemise qui semblait avoir été blanche sous le voile de rouge et un pantalon, ombre bleutée dans le déluge de rouge. Je sais que E n'a pas aimé cette toile. Il n'a fait aucun commentaire. Mon anniversaire était demain et il sentait que son application à bien faire à tout prévoir de notre voyage commençait à m'agacer.

Quand l'heure de retourner à notre hôtel est arrivée, j'ai pensé à cette enseigne que j'avais vue sur le chemin alors que nous cherchions la galerie. Je ne prends jamais de photo. J'aime l'idée que les images sont gravées en moi et que je peux les convoquer quand je le souhaite au moment où j'écris mon journal ou travaille un roman. Avec E je n'ai pas la liberté de prendre des notes dans mon carnet, tout comme les librairies, les arrêts dans un café ou un parc pour écrire ne sont pas prévus au programme de E. J'ai eu pourtant envie de prendre en photo avec mon téléphone portable l'enseigne du Grand Almira à cause du mot « grand » sans doute qui contrastait avec la langue turque affichée tout autour de nous. L'alphabet pour écrire cette langue compte 29 lettres. La révolution des signes est une réforme voulue par Atatürk pour remplacer l'alphabet arabe utilisé dans l'Empire ottoman pour transcrire le turc. 21 consonnes et 8 voyelles. Les lettres w, x et q n'existent pas en turc. E m'avait suffisamment répété l'histoire de l'alphabet turc pour que je la retienne. Quand j'étais enfant, je m'étais demandé s'il y avait d'autres lettres que les 26 lettres de notre alphabet. Je trouvais arbitraire ce compte arrêté des lettres de l'alphabet qui à mon avis nous contraignait à un nombre fini de mots et nous en interdisait d'autres qu'il nous était impossible d'inventer faute de lettres. E avait noté le nombre important de maisons en bois, délabrées, à l'abandon qui donnait au quartier un air de

banlieue pauvre d'Istanbul (qui n'a pas de banlieue, je crois) comparé aux quartiers dans lesquels nous avons résidé auparavant. Je ne sais plus qui m'a raconté (est-ce E ?) ni même si c'est vrai d'ailleurs que ces maisons appartenaient à des pachas qui lors du coup d'État (j'ai oublié lequel et même si cette information est juste) ont quitté en une nuit toutes les maisons cossues d'Istanbul. Celle qui est maintenant l'Hôtel Grand Almira est dans un coin de rue et je l'aurais presque manquée tant tout semblait à l'abandon dans ses alentours. Des enfants pieds nus et sales jouaient devant en criant et celui dont je connaissais plus tard le nom était assis sur les marches d'escalier à l'entrée de la maison haute de 4 étages. Sur un coup de tête, j'ai pensé que c'était dans cette maison, dans ce quartier, dans cette ruelle que je voulais fêter mon anniversaire. Si j'y suis aujourd'hui sans papiers d'identité alors que E est parti, je n'ose m'avouer que c'est à cause d'un acte manqué.

Il a cinquante-deux ans. Il est directeur financier. Il travaille beaucoup. Il aime quand c'est droit et sans erreur. Il a dix-neuf ans. Il grimpe vite les échelons de la finance. La banque est ce qu'il connaît depuis la fin de ses études. Il a trente-cinq ans. Son divorce est une transaction. Il ne cille pas quand il signe la dissolution du mariage. *Les parties conviennent de mettre fin à leur mariage et de divorcer par consentement mutuel, en conformité avec les dispositions de l'article 229-1 du Code civil.* Pour un peu il pourrait lui serrer la main. Il a vingt-quatre ans. Il fête son anniversaire avec des amis. Ils jouent à un jeu stupide. Raconter deux événements : un vrai, l'autre un mensonge, aux autres de deviner. Il ne veut pas jouer, mais joue quand même. Il a bu beaucoup de raki. Ils sont à Istanbul. C'est lui qui a choisi à cause de James Baldwin dont il a lu tous les livres. Il garde cette information pour lui et raconte plutôt qu'il veut faire Byzance. *La nostalgie sans doute d'y revenir une deuxième fois avec sa deuxième épouse, une romancière.* Il raconte

qu'il a été arrêté un jour dans un aéroport avec une arme. Il raconte qu'il n'est jamais rentré dans une église. Il ne sait pas jouer. Il a fait le séminaire et les autres le savent. Pour l'arme il n'ose pas dire qu'elle est factice et qu'il a oublié ce cadeau d'un client dans sa valise lui qui tient à sa réputation de toujours tout anticiper. Il a 30 ans il épouse Marie, ils partent en voyage de noces à Tahiti. Il s'intéresse au Mana. « *Le mana est une force mystique et invisible qui imprègne les êtres et les objets, leur conférant un pouvoir spirituel sacré.* » Il trouve qu'il fait trop chaud et n'aime ni le sable ni les fleurs de tiaré. Il décide de ne plus boire d'alcool. Il n'a jamais fumé. Il a cinq ans. Il fugue dans la campagne pour éviter une punition. On le croit noyé. Il a cinquante ans. Il me rencontre dans un amphithéâtre où il donne une conférence sur les « Stratégies financières Innovantes pour l'Avenir : Vers une Croissance durable et inclusive ». Il dit aimer ma candeur, ma poésie, ma joie et ma bouche. Il a cinquante et un ans il me demande de l'épouser et je dis oui.

E est venu me chercher à la sortie de l'aéroport J'avais prétexté la mort de la batterie de mon téléphone et nous n'avions pas échangé un mot depuis mon départ du Grand Almira Hôtel à 3h du matin heure d'Istanbul Il savait que je pouvais la recharger dans un café, à l'aéroport, avant l'embarquement, après l'embarquement et dans les 3 escales de ce long retour à la maison Il n'était pas à la sortie de la zone de récupération des bagages Je l'ai attendu un peu avant la voie des taxis au niveau de la pharmacie Il n'est pas descendu prendre la valise J'ai compris sans qu'il le dise qu'il fallait que je me dépêche et qu'il ne voulait pas importuner les voitures derrière lui en restant trop longtemps sur place J'ai ouvert seule le coffre pour y hisser ma valise J'ai hésité à monter à l'arrière Je suis montée devant à ses côtés avec le regret de ne pas pouvoir m'allonger sur le siège arrière et

dormir pendant ce long trajet de retour chez nous J'avais à peine vu le ciel J'ai noté que la lune était pleine La nuit à Istanbul est remplie des bruits de la ville, les voitures, les sirènes, les conversations, les muezzins, ici le chant des grenouilles est assourdissant Nous étions sur la grande route et rien ne me semblait familier Trois semaines avaient suffi à me rendre mon pays étranger La sensation de décalage était omniprésente et m'empêchait de dire un seul mot. « Te demander si tu as fait bon voyage serait absurde » J'étais épuisée par un tour de cadran à marcher, à m'asseoir dans un aéroport, dans un avion, dans un bus, dans un train, dans une navette J'étais épuisée par le silence qui s'installait entre nous de manière inexorable, et ce depuis bien avant notre départ à Istanbul J'ai dit : « pardonne-moi je n'ai plus la force » Il n'a pas demandé la force de quoi Nous avons fait le voyage du retour dans le silence qui depuis le 25 septembre s'était instauré entre nous Istanbul avait été la tentative de faire revivre ce qui peut-être finalement n'avait jamais existé Ma mémoire est fragile quand je suis fatiguée Tout est décousu J'oublie ce à quoi je pensais un instant auparavant Le paysage que je voyais défilé de ma vitre avait cette fragilité En superposition venaient les images des quarante minutes que j'avais passé dans le taxi pour l'aéroport d'Istanbul, la station de métro Haçi, les rues pavées, les hommes assis sur des tabourets bas au bord de la rue J'étais une entité élastique et je pouvais sentir la tension entre une partie de moi restée dans la ville de mille ans et celle qui était assise aux côtés de l'homme que j'avais épousé un an plus tôt et à qui je ne savais plus parler

Ce sont les mêmes aéroports. Ne serait-ce la langue qui change on pourrait croire que le voyage est immobile et aucun déplacement nécessaire puisqu'on retrouve les mêmes tapis roulants, les mêmes caméras, le même contrôle pour l'embarquement, les mêmes duty free, les mêmes baies vitrées quelque soit la ville. J'ignorais qu'une rivière coupait Berlin en deux. J'ignorais que j'aurais été rassurée par l'architecture austère et imposante, les couleurs sombres et les larges avenues. À ce que je voyais se superposaient des images du film de Wim Wenders « les Ailes du désir » et j'avais la sensation de déjà connaître la ville. Je ne suis pas allée voir le mur. Je suis restée dans le centre historique entre la porte de Brandebourg et la place où Peter Falk l'ange déchu converse avec lui-même. La gare d'Anhalt non loin de Potsdamer Platz était gravée dans ma mémoire. Les ruines de l'histoire sédimentées dans la géographie d'une ville en contraste avec l'architecture contemporaine racontaient les tâtonnements des Hommes. Avant que E ne m'édifie sur l'écologie du voyage, j'avais cette aversion à me rendre dans un pays, sur une terre où je ne connaissais personne. La seule raison légitime et honorable pour me sortir de chez moi était celle d'aller voir quelqu'un. Je ne crois pas aux rencontres lors des voyages. Je n'ai rencontré personne ni à Berlin, ni à Istanbul, ni à La Havane sinon moi-même et peut-être aussi les lieux parce qu'ils sont chargés d'histoire. La vieille Havane et sa cathédrale m'ont ému pour ça. N'en déplaise à E qui collectionne les guides du routard, j'ai acheté en librairie des récits de voyages. J'avais trouver le moyen d'être en lien avec des personnes et non seulement des lieux aussi beaux et chargés d'histoire qu'ils puissent être. Pour La Havane j'ai lu de Frances Calderón de la Barca la femme d'un diplomate américain que les rues n'étaient pas pavées comme celles d'Istanbul. Les pierres venant de Vera Cruz coûtaient trop cher et les autorités ont imaginé de les remplacer par de larges troncs d'arbres. Idée vite abandonnée, mais certains

voyageurs en 1839 ont eu la surprise de voir de larges et magnifiques troncs de mahoganis enterrés dans les ornières de La Havane. L'historien Steven Runciman a écrit en 1942 qu'aucune ville n'est plus magnifiquement située qu'Istanbul. Il attribue cependant une mélancolie et un pessimisme aux Byzantins à l'époque au climat de leur ville impériale. Je ne sais pas voyager de manière pratique aussi bien que E, mais je sais que je savoure les récits de voyages. Ils donnent comme le film de Wim Wenders pour la ville de Berlin une densité émotionnelle au voyage, une couleur, un sentiment que ne me donnerait aucun guide de voyage. Sans Steven Runciman je n'aurais pas pensé au vent froid qui souffle en hiver sur le Bosphore depuis la mer Noire et les steppes de Russie et au-delà, ni au vent chaud et envoûtant le Melteme en turc que Zeus souffle du sud en été pour rafraîchir la Méditerranée.

Je suis revenue d'Istanbul et je n'ai toujours pas atterri. Un atterrissage réussi aurait été de retrouver les lieux familiers et de m'y sentir accueillie, conforme, semblable à avant. Je ne suis plus comme avant. Impossible de me sentir comme avant. Quelque chose a changé. J'ai changé. J'ignore ce qui a changé en moi. Je suis déjà partie pourtant et parfois bien plus longtemps et aussi loin. C'est pourtant la première fois que j'ai la sensation d'être une étrangère chez moi à mon retour. Comme si je n'avais plus de chez moi où qu'il avait changé sans qu'on ne m'en donne la nouvelle adresse. J'ai dit à E que j'avais l'impression de ne pas cliquer ce n'était sans doute pas le bon terme. E n'a pas compris et j'ai eu ce geste des mains où les doigts s'entremêlent et ne laissent plus d'espace. J'avais les mains devant moi les doigts entrelacés. Il a dit qu'il comprenait. Mais je voyais bien qu'il ne savait pas quoi me dire. Il n'avait aucun mot d'esprit pour me faire rire, aucune parole pour rendre plus légère l'émotion qui

m'envahissait ni le mot juste pour indiquer quand deux choses s'emboîtent parfaitement et qu'un « clic » vient confirmer la bonne adéquation. Il a dit après un silence: « allons au phare. Tu as besoin de prendre l'air. Tu as vécu un traumatisme ». Je trouvais le mot un peu fort. Je ne me sentais pas traumatisée, mais décalée entre deux réalités. D'un côté, une ville bruyante et de l'autre une île dans l'atlantique sans métro, sans mosquée, sans appel à la prière, sans taxi jaune et sans femme voilée de noir.

Le phare est l'endroit où j'aime aller pour mettre le calme dans mon esprit. La mer m'apporte l'infini. J'aime m'allonger sur l'herbe et regarder à gauche les îles des Saintes et à droite le phare, grande tour blanche qui se détache du bleu de la mer et du ciel. Je mets ma serviette le plus près possible des rochers pour laisser derrière moi les gens sous les carbets. Je les entends, mais je porte mon attention au vent et je regarde l'étendue bleue scrutant le mouvement des vagues, comptant les bouées rouge et jaune dans l'eau, le bateau qui rentre des Saintes ou un kitesurfeur caressant l'écume.

Je pense à mon projet de livre. Il me rattache à Istanbul et n'aide sans doute pas à ce que je finisse par atterrir. Je me dis que j'aurais dû penser à passer à la librairie pour racheter les romans de James Baldwin. J'ai appris qu'il avait vécu une dizaine d'années à Istanbul. Après Pamuk que j'ai fini, il pourrait m'accompagner et nourrir ce livre que je m'applique à écrire sans savoir si j'ai un désir de roman ou de récit de voyage. Je devrais acheter aussi un roman d'Ismaël Kadaré que je n'ai jamais lu. J'ai appris sa mort hier en lisant un article. Il dit de faire confiance à la littérature rien qu'à la littérature. Elle serait ma protection céleste. Il ne pourrait rien m'arriver si je faisais confiance à la littérature. J'aime l'idée qu'il ne m'arrive rien et que je sois en sécurité. C'est pour cela que j'ai épousé E et il le sait. Il m'amène en Albanie dans

deux mois, mais cette fois je veux me préparer au voyage. Pour cela il faudrait que j'oublie Istanbul. Je veux être dans le présent. Je veux être en Guadeloupe chez moi. Atterrir enfin. Je m'applique comme à Istanbul à graver dans ma mémoire les images de là où je suis maintenant. Comme pour fathi, je refais mentalement le trajet pour arriver jusqu'au phare depuis la longue route du bord de mer en me donnant comme point de départ la grosse roche, la petite montée avec à gauche l'arrêt des cars et à droite les carbettes des Trois pointes, le tournant pour aller vers le phare, l'embranchement avec à droite la petite route qui conduit à l'anse Dupuy et à gauche le panneau indiquant le phare, la grande descente sur la route en béton, la salle des témoins de Jéhovas ou des adventistes je n'ai jamais su, le restaurant où il faut parfois réserver si on veut dîner, les canons du vieux fort L'Olive, la descente pour aller au phare et regarder les gens sauter du haut des rochers, je ne m'y engage pas, le petit pont en bois qui conduit à l'aire des carbettes, mon endroit à moi tout au bout de l'herbe juste avant les rochers qui descendent vers la mer pour préserver mon horizon et mon tête à tête avec la mer des caraïbes.

J'ai le désir de roman.

À la faveur d'une bousculade à la sortie du métro l'homme (je sais que c'est l'homme qui était derrière moi et à qui j'ai demandé pardon quand j'ai perdu mon équilibre lors du trajet entre Sainte Sophie et Eminonu) m'a volé mon portefeuille. « A la faveur ». Je n'arrive pas à utiliser une autre expression. A la faveur. J'ai des tics de langage. E n' a fait aucune remarque sur «à la faveur de ». Il me considère traumatisée sans doute. Je sais qu'il ne supporte pas que je dise par exemple « de base » ou « à la base ». Il trouve que c'est vulgaire. Il trouve que je joue parfois les vulgaires rien que pour l'agacer. Bien évidemment je ne suis pas vulgaire parce

que lui n'aurait jamais choisi d'épouser une femme vulgaire. Je lui réponds ce qui l'agace encore plus parce qu'il n'a pas d'humour : « si tu le dis ». Après je porte l'estocade, le coup fatal : « je dis ça je dis rien ». E déteste. Je n'ai plus qu'à m'asseoir et écouter une longue tirade sur la décadence de la société où plus personne ne sait parler et où plus rien n'a de sens. Tout le monde emploie des expressions à tort et à travers « pas de souci », « du coup », « au jour d'aujourd'hui » et si les écrivains s'amuse à prendre à la légère les mots, la langue alors on est foutu.

J'ai dans la tête le visage de l'homme qui m'a volé mon portefeuille. Si la police me demandait un portrait-robot, je pourrais donner des indications précises au dessinateur. Mais à quoi bon. Je suis de retour maintenant. J'ai été imprudente.

À la faveur d'une proximité physique avec une antillaise qui n'a jamais voyagé et pris très rarement le métro, un homme petit le visage mangé par une barbe, une chemise marron à rayures les yeux mouillés a volé un portefeuille rouge dans un sac à dos qu'il était facile d'ouvrir à la faveur de la bousculade pour sortir du métro.

A la faveur de la mort de mon père E m'a épousé un samedi du mois d'août, la réception était au jardin botanique et j'étais en blanc et joyeuse.

A la faveur du silence qui s'est installé dans notre couple nous sommes partis à Istanbul pour nous retrouver.

A la faveur de mon ignorance des précautions élémentaires à prendre quand on voyage j'ai perdu mon portefeuille et je suis restée seule à Istanbul.

A la faveur d'un séjour forcé au Grand Almira Hôtel j'ai le désir d'un roman.

Le désir de roman... J'essaye d'expliquer à E ce que je ressens. L'idée est fragile. J'ai beaucoup de réticence à écrire comme j'en ai à voyager. J'essaye d'expliquer que je préfère lire... des romans, des récits de voyages. Je n'ai pas encore acheté un roman de Ismaël Kadaré. J'hésite entre le palais des rêves et le général de l'armée morte. J'ai une préférence pour le général de l'armée morte. J'aimerais avoir le talent de forger un titre qui à lui seul condense ce que je crois que Toni Morrison appelle l'encre invisible c'est-à-dire le sens qui se tapit sous les lignes, entre les lignes, hors des lignes jusqu'à ce que le bon lecteur le révèle. J'aime cette idée que tous les livres ne sont pas faits pour tous les lecteurs et que chaque roman à son lecteur. Qui pourrait être le lecteur d'un roman qui aurait pour titre Grand Almira? Qui pourrait révéler l'encre invisible de Grand Almira?

J'aime le titre « le général de l'armée morte » parce que sans avoir lu le roman j'ai le sentiment que c'est ce que je veux raconter de notre couple. Raconter E... ses élans... ses renoncements... le poids aussi qu'il met sur mes épaules d'être libre pour lui... d'être fantasque pour lui... rêveuse... imprudente... tout ce qu'il s'interdit. J'ai peur d'écrire grand Almira comme j'ai peur de partir pour les Balkans avec E. Je lui avoie comme je peux mes hésitations... ma peur. C'est important que E comprenne. Il veut m'amener dans les Balkans. Je veux aller dans les Balkans. Je sais aussi que ces voyages sont en train de me changer... Je vacille... Je ne sais plus. Je veux et à la fois je ne veux pas. Je suis indécise... J'ai peur qu'au lieu de nous rapprocher ces voyages ne nous éloignent. J'ai passé 5 jours seule au Grand Almira Hôtel et même si j'ai peur j'aimerais partir seule dans les Balkans.

Il tend avec insistance le plat chargé de loukoum. J'ai dit non déjà deux fois. Je suis incapable de dire non une fois de plus. Il insiste avec fermeté et je cède. Je suis assise dans le hall de l'hôtel. Je n'ose pas sortir me promener et je ne veux plus garder la chambre. Je lis Orhan Pamuk et j'essaye de graver dans ma mémoire ce que je vois. Il y a trois employés au Grand Almira. Begli qui tient l'accueil et distribue des loukoum même à ceux qui n'en veulent pas, deux jeunes femmes dont je ne connaîtrai jamais le nom, qui nettoient les chambres, l'escalier central et préparent le petit déjeuner le matin. Elles ne sont pas timides. La barrière de la langue les tient à distance. Ce n'est pas de la timidité tout au plus de la réserve. J'imagine que je pourrai moi leur paraître timide peut-être même apeurée. Je ne leur parle pas. J'évite aussi de croiser leur regard. Je garde la chambre et ne quitte quasiment pas l'hôtel de la journée. Je ne parle à personne. La seule fois que j'ai parlé français c'était au petit déjeuner j'attendais que deux jeunes filles voilées se servent du thé. Elles ont échangé quelques mots en français et j'en ai été heureuse au point de dépasser ma réserve et de leur adresser la parole. Elles semblaient heureuses aussi de dire quelques mots en français, mais je ne les ai plus jamais revues. Les gens avec qui elles étaient ne parlaient pas français. J'écoute la musique de la langue des trois employés du Grand Almira. J'ai même enregistré sur mon téléphone à leur insu certaines de leurs conversations. J'aime la musique de leur langue. La plus âgée est souvent au téléphone et semble se disputer avec son interlocuteur. Ensuite elle entretient de longues conversations avec la plus jeune et Begli comme pour les convaincre du bien-fondé de je ne sais quoi. Ils ponctuent ses silences avec des acquiescements qui ne l'empêchent pas de repartir de plus belle dans ses démonstrations. Elle n'est pas timide. Je l'ai appelé un jour parce que je n'arrivais pas à ouvrir la porte de la 303. J'ai tenté une grande explication en anglais et après une hésitation elle a poussé sur la poignée et a poussé la porte sans effort pour ensuite sans un mot ni un

regard retourner à son ménage. Je ne me souviens pas qu'elles m'aient souri ni l'une ni l'autre.

Je ne sais plus comment j'ai appris que Baldwin avait passé une dizaine d'années à Istanbul où il avait trouvé après la France un refuge. Le court métrage de Sedat Pakay « from another place » est introuvable. J'ai pu visionner un extrait de 2 minutes 38 où l'on voit le corps petit, maigre et noir de Baldwin dans un grand lit. Il se réveille, sort du lit, son slip est d'une blancheur irradiante sur sa peau noire, il tire le rideau, la lumière entre dans la pièce, il sort du champ et revient en robe de chambre sombre s'asseoir sur le lit pour fumer une cigarette qu'il éteint presque aussitôt. La pièce est nue et ne compte que le lit, un tabouret pour les cigarettes et le cendrier et la fenêtre qui ouvre sur le Bosphore et les collines de la ville. Il se lève, sort du champ à nouveau après avoir longuement ajusté sa robe de chambre face camera en refaisant le nœud de sa ceinture. Il marche maintenant sur une place alors que des oiseaux s'envolent sur son passage. Il est assis comme pour se faire prendre en photo. La séquence se termine après un travelling sur un plan fixe de plusieurs hommes debout face camera et qui me regardent. La voix off de Baldwin accompagne ces images. Il parle des États-Unis qu'on ne peut comparer à aucun autre pays et de son métier d'écrire. James Baldwin a habité Istanbul. Il devait sans doute sans maîtriser la langue, être capable de dire bonjour, merci et payer ses fruits au marché. Il devait faire la cuisine même si cette fois sur une photographie je le vois en compagnie d'une femme qui lui sert un petit déjeuner. Elle est en blouse de travail et lui sourit. La photographie que je préfère et dans laquelle je me glisse est celle où il fait la cuisine. Nous partageons la même maison pour écrire. Nous rions beaucoup parce que c'est un homme joyeux même si parfois surtout quand il écrit il peut être irascible. L'écriture installe

des impatiences, des agacements et la présence d'une autre personne dans la pièce ou la maison où on écrit peut nous être insupportable tant elle brouille ce que nous tentons de discerner et d'entendre. Le poète est le témoin. James se voulait le témoin de ce qui devrait rester une fois la tempête passée disait il quand la poussière tombe quand la fumée se dissipe et que nous nettoions l'odeur de la cendre, quelque chose sera là. Une voix silencieuse sera là pour nous et existera en nous maintenant. Elle sera là dans un appel presque inaudible pour dire l'amour, se voir entier. Je suis dans la cuisine aux carreaux blancs. Je le regarde faire. Il porte un tablier à pois. Il semble avoir oublié ma présence tant il est absorbé par ce qu'il fait. Je sais mon privilège, le quotidien que je partage loin de la marchandisation de son image d'écrivain activiste noir. Un homme dans la simplicité de la préparation d'un repas alors que je prépare la table de bienvenue.

La photo d'identité

Le consulat m'a indiqué l'adresse du photographe où je devrais faire mes photos. L'agent m'a déconseillé d'aller dans un photomaton à Istanbul parce que les photographies n'étaient pas aux normes françaises. J'ai l'interdiction de sourire. Je ne me maquille jamais et sur la photographie destinée à mon passeport d'urgence j'ai l'air de sortir de prison.

La photo ratée

J'aime les erreurs de cadrage, de focus, d'intérêt de ce que l'on photographie. Je m'applique à rater toutes mes photos. Je trouve plus amusant de réussir à faire une photo ratée que de jouer au photographe.

La photo dedans

Ce sont les photos que j'ai prises quand nous avons rencontré des artistes dans des galeries. Je me souviens notamment d'une galerie du côté asiatique d'Istanbul. Le responsable parlait français et nous a fait une longue démonstration de sa technique de création assistée par ordinateur à l'aide d'un bras mécanique qui lui permet à l'aide de calcul de poser des points sur une large feuille posée au mur sur laquelle il dessine des portraits. Je trouve ce travail sans inspiration. Les imprimantes 3D sont assemblées dans une autre pièce. Je n'arrive pas à me situer dans ce que je n'appellerai pas un atelier d'artiste. Où sont les toiles, les pinceaux à nettoyer ? A qui est ce parfum qui flotte dans l'air ?

La photo dehors

Je m'applique à prendre en photo les endroits où nous sommes allés en levant la tête. Je photographie bien plus le ciel que les façades des immeubles comme pour vérifier si le ciel était le même, quelle que soit la latitude. Lever la tête et attendre quoi ?

Photos de famille

J'ai perdu un album avec les photos de mariage de ma mère. Elle me l'avait prêté. J'avais promis de les scanner. Je ne veux pas penser au temps qui passe. Les photos de famille me font pleurer.

Photos de classe

Christophe Torin est mort. J'ai été surprise quand Céline me l'a annoncé. Maintenant je me rappelle que je l'ai su et puis oublié. Je perds la mémoire.

Photo de la police

Odile a pu démontrer en contestant la contravention qu'elle ne conduisait pas le duster noir sur une route de montagne enneigée puisqu'elle n'avait pas quitté la Guadeloupe. Sans la photo des policiers qui l'ont flashée, elle n'aurait pas pu se disculper.

Selfie de groupe

Il doit y avoir un terme pour souligner la contradiction entre les termes selfie et groupe. J'ignore lequel. Un selfie tout seul un pléonasme et un selfie de groupe? Un oxymore?

Je n'avais aucune image d'Istanbul avant d'y arriver. L'impression d'irréalité persiste. Il n'y avait pas d'image avant et maintenant celles qu'il me reste en mémoire sont fragiles et commencent à se dissiper après trois semaines. Je dois faire un effort pour me souvenir.

La jeune femme de l'hôtel fume la shisha. L'objet bleu tranche avec le vert du gazon synthétique de la cour où nous prenions le petit déjeuner et elle ses pauses.

Le serveur du restaurant dont je n'ai plus le nom. Il est fin et son sourire est doux. Il m'invite toujours à m'asseoir pour attendre mon take away. Quand je dois payer, il me montre la calculatrice pour m'indiquer le montant. Nous parlons par écrans interposés. J'ai croisé son regard. Je croise peu les regards.

Le plateau de loukoum à l'accueil de l'hôtel à côté d'un éléphant en bois laissé là par un ami de E qui s'amuse à abandonner des objets lors de ses voyages comme des bouts

de lui qu'il offre au monde. Je suis superstitieuse. Je n'oserai jamais laisser quoique ce soit dans un pays où j'ai peu de chance de revenir et de retrouver ce que j'y aurais laissé.

Aziz un chauffeur de taxi. Il s'arrête et me sourit. Je monte devant. Il m'a retrouvé à la place Taksim. Lui je le regarde et il me regarde aussi. Il est habillé tout de blanc. Il est à l'aise. Il est chez lui. Il parle la langue. Il mange des olives et boit sa bière et tapotant sur l'écran et je peux lire « thanks good to ever invented this » en parlant de google traduction.

Les vêtements et les chaussures usées déposés sur le trottoir et proposés à la vente des passants non loin du Victorious café. Des hommes sont assis sur de petits bancs à côté et fument et boivent du thé.

Le plafond du hammam et ces 42 étoiles disposées en cercle d'où passe la lumière. Je les ai comptés. La femme qui me lave est seins nus.

La vue de la fenêtre de la chambre 303 du grand almira hotel. Un terrain vague rempli de cageots en plastique bleu. Un immeuble en vis-à-vis et une fenêtre que je domine me laisse voir un bout de table. Je n'ai aperçu aucune silhouette.

Les minarets dans l'horizon depuis la terrasse panoramique du restaurant Dudu. Un immense drapeau turc flotte dans le vent au loin. J'ai collé un aimant du drapeau sur mon frigo au cas où j'oublierais que je suis allée un jour à Istanbul.

Les images s'effacent. Elles deviennent des rêves dont on cherche à se souvenir. Ils s'éloignent encore plus quand on cherche à les retenir.

Je n'ai aucune photo de toi. Ton album est perdu. Il ne reste aucune trace de toi. Tu es mort une deuxième fois. Nous ne retrouvons plus la photo où tante Nicole se tient droite aux côtés de notre mère plus petite et menue qui te tient dans ses bras, toi dont on discerne à peine le visage. J'aurais plus tard moi aussi la même photo que toi en noir et blanc. C'est au parrain et à la marraine qui posent avec nos parents devant un fond pâle qu'on sait qui maman tient dans ses bras. Toi avec Tatie Nicole et Serge le meilleur ami de notre père. Moi avec Marraine Ketty et Angenel le frère de notre père. Notre sœur Gladys avec Tatie Sylviane et Duquenne un autre ami de notre père. Il y a quelque mois l'idée m'a frappé. Je n'avais jamais pensé au deuil de notre père, un peu comme si tu n'avais été que l'enfant de notre mère. J'avais imaginé sa douleur quand je suis à mon tour devenue mère. J'ai ressenti l'arrachement. J'ai gardé dans ma mémoire l'image de son corps abattu gisant près de toi, son enfant mort dans un appartement de la cité Chanzy qu'elle refusera d'habiter un peu après ma naissance. Pour mon père je n'ai aucune image. Peut-être sa précipitation à descendre l'escalier de la cité pour aller prévenir. Il avait quelque chose à faire. Il a pu tenir à distance ta mort, celle de son premier né. Ma mère dans son immobilité n'avait rien à faire que rester là près de toi. Elle n'en parle jamais et mon père non plus n'en a jamais parlé. Ils n'ont pas parlé de la façon que tu avais de les regarder, de leur sourire, de ta manière de pleurer, de dormir. Je ne sais rien de toi mon frère. Je sais en consultant le livret de famille que tu es né le 4 mai 1971 pour mourir le 10 septembre 1971. J'étais dans le ventre de ma mère quand elle était allongée près de ton corps Tony et qu'elle entendait les pas de mon père s'éloigner. Je suis née neuf mois plus tard.

L'album photos de Tony est perdu (1). Il ne reste aucune trace de lui. Il est mort une deuxième fois. Nous ne retrouvons plus l'album ni la photo où ma tante Nicole se tient droite aux côtés de ma mère plus petite et menue. Elle tient dans ses bras un enfant dont on discerne à peine le visage. J'aurais plus tard moi aussi la même photo en noir et blanc (2). C'est au parrain et à la marraine qui posent avec mes parents devant un fond pâle qu'on sait qui ma mère tient dans ses bras. Mon frère Tony avec Tatïe Nicole et Serge (3) le meilleur ami de mon père. Ma sœur Gladys avec Tatïe Sylviane et Duquenne (4) un autre ami de mon père. Il y a quelque mois l'idée m'a frappé. Je n'avais jamais pensé au deuil de mon père (5). J'avais imaginé la douleur de ma mère quand je suis à mon tour devenue mère. J'ai ressenti l'arrachement. J'ai gardé dans ma mémoire l'image du corps de ma mère, corps abattu gisant près de son enfant mort dans un appartement de la cité Chanzy qu'elle refusera d'habiter un peu après ma naissance (6). Pour mon père je n'ai aucune image. Peut-être sa précipitation à descendre l'escalier de la cité pour aller prévenir. Il avait quelque chose à faire. Il a pu tenir à distance la mort de son premier né. Ma mère dans son immobilité n'avait rien à faire que rester là près de l'enfant. Elle n'en parle jamais et mon père non plus n'en a jamais parlé. Ils n'ont pas parlé de la façon que Tony avait de les regarder, de leur sourire, de sa manière de pleurer, de dormir. Je ne sais rien de mon frère. Je sais en consultant le livret de famille qu'il est né le 4 mai 1971 pour mourir le 10 septembre 1971. J'étais dans le ventre de ma mère quand elle était allongée près du corps de Tony et qu'elle entendait les pas de mon père s'éloigner. Je suis née neuf mois plus tard (7).

(1) Je soupçonne E de l'avoir jeté et de n'en avoir rien dit. J'ai trouvé dans le jardin une toile de Maurice mon professeur d'arts plastiques sous une poubelle à pourrir dans les herbes. J'ai quitté cet homme. Là où certains ont des attentions, lui

avait ces microattentats comme s'il me tuait doucement sans que je ne m'en aperçoive.

(2) Aujourd'hui nous sommes saturés de photos prises avec les téléphones portables. Tony s'est effacé. Je pense que mes parents auraient dû nous parler de lui. Nous n'avons pas posé de questions mes sœurs et moi parce que nous avons très tôt compris que cette partie de leur vie, ils avaient décidé de l'enterrer.

(3) J'ai vu Serge le vendredi. J'étais surprise. Il m'a parlé de mon père. Il ressemble à mon père. Le dimanche j'aurais pu aller voir mon père, mais j'étais fatiguée. Trop fatiguée pour faire la route. Le lundi la maison de retraite m'a appelé pour m'annoncer sa mort.

(4) Mon père chassait avec Duquenne. Il était d'origine indienne. Il savait tuer le cabri. Ils en ont mangé un entier, mon père, lui et deux autres amis.

(5) Tony c'est comme un diminutif d'Antoine le prénom de mon père. Je pense qu'il n'a jamais surmonté le chagrin d'avoir perdu son unique fils. Il est resté un éternel adolescent. Il s'est abîmé dans l'alcool. Est-ce que s'ils avaient parlé de cet enfant mort ils auraient pu chacun faire leur deuil? Est-ce que c'est possible d'être un jour consolé de la mort d'un enfant? Mon frère nous hante.

(6) Je lui ai arraché cette image. C'est tout ce qu'elle ne m'a jamais dit de lui.

(7) Je vis avec ce deuil impossible

Pour me remémorer la rue que j'ai arpentée menant du Grand Almira Hotel à l'endroit où je prenais mon take away,

je me suis amusée avec google street view. Il y a ce dont je me souviens de plus en plus difficilement. Il y a les photos de google qui datent de juin 2022. Il y a ce maintenant de la rue auquel je n'ai pas accès. Je ne suis plus à Istanbul. Je suis en Guadeloupe à la campagne entre ma voisine qui fait des confitures et a pris en stage une jeune fille à la tête toujours baissée et le restaurant de Denis qui est fermé le mardi. La jeune fille fait le va-et-vient entre le bassin des amours à trois minutes et la petite fabrique de confiture en face de chez moi pour ramener des clients. Denis n'a pas besoin d'aller chercher des clients. Son restaurant est au bord de la rue tandis que ma voisine et moi sommes de part et d'autre d'une allée sans issue bordée de crotons. Elle a pourtant mis un grand panneau à l'entrée de la petite allée. Il est peu lisible et il n'est écrit nulle part qu'elle vend des crêpes et des confitures avec dégustation gratuite. C'est ma rue. Elle n'a pas de nom parce que c'est une route départementale en pleine campagne qui mène à Trois-Rivières. Ce qu'elle a de remarquable c'est les deux cascades d'eau des sources de Dolé qui se déversent dans un canal le long de la route. On peut les voir sur des cartes postales anciennes. Le paysage n'a pas changé. Je ne suis pas venue souvent à Dolé avant de m'y installer. Je me suis d'ailleurs perdue quand je suis arrivée à Basse-Terre il y a sept ans. Une amie m'avait invitée à la rejoindre au bassin et nous avons dû tourner beaucoup, passer je ne sais combien de fois devant l'usine de Capes Dolé avant de repérer l'entrée du Bassin des amours qui est mal signalé. Maintenant je suis chez moi. Je ne peux plus me perdre.

Je suis de retour. Les images familières s'imposent et effacent celles dans lesquelles j'ai baigné pendant mon séjour à Istanbul. Une longue descente. J'avais pensé au début à une superposition. Aux images du Grand Amilra se superposaient des images de la route de la Jaille ou du rond point de Valkaners. Aujourd'hui je préfère penser à une plongée. Je plonge dans ma vie d'avant. Je m'y enfonce de plus en plus jusqu'à perdre de vue et oublier ce que j'ai vécu à Istanbul. C'est la raison pour laquelle je consigne dans ce qui n'est pas un roman et n'en sera probablement jamais un, les moindres détails de ce que j'ai vécu à Istanbul. La descente a commencé par le retour de nuit depuis l'aéroport. Ensuite mon travail m'a happée et j'ai flotté entre les rémanences de la ville que j'avais quittée et les repères du paysage que je retrouvais. Aujourd'hui je suis allée nager. De l'anse Dupuy aux Trois pointes, les fonds marins changent. Tantôt ils sont proches tantôt ils sont profond au point de ne plus distinguer de formes et de glisser au-dessus d'une immensité bleue. Je levais la tête de temps en temps pour chercher des yeux la bouée ou les premiers cocotiers. Je suis allée jusqu'aux marches de Petite fontaine. Là un homme se mettait à l'eau avec beaucoup de prudence à cause du ressac. Il avait des palmes comme moi et a pris la direction de Rivières Sens. Je n'ai pas voulu le suivre, estimant que j'avais juste assez de force pour revenir au Phare. Je n'ai pas nagé dans le Bosphore ni dans la mer de Marmara. Mon retour comme une plongée sans fin jusqu'au prochain départ. Je me promets d'être attentive lorsque nous nous envolerons pour les Balkans, aux passages des différentes strates. Il m'aura fallu trois semaines pour me sentir pleinement de retour chez moi. Après la plongée dans les paysages, j'ai plongé dans les préoccupations qui n'appartiennent qu'à mon quotidien ici en Guadeloupe et dont je m'étais échappé à Istanbul. Ne serait-ce ce texte sans genre, ni forme ni direction, je n'écrirais le mot Istanbul nulle part. E comme le reste de mon

entourage n'ont plus envie de m'entendre parler de la ville de mille ans. Je n'ai d'autres choix que de continuer à descendre. Une force m'y oblige. La géographie m'y oblige. Je suis ici et non là-bas. Les mots que je m'efforce d'aligner sont comme la ligne, le fil de plus en plus ténu que je conserve pour garder le souvenir même effacé, même sans images, sans sensations physiques d'une ville qui m'a changé. Je n'ai pas encore touché le fond. Je descends encore plus bas.

E me fait miroiter le luxe des chambres de l'hôtel Palazzo Donizetti du nom du compositeur Giuseppe Donizetti instructeur général de la musique impériale ottomane à la cour du sultan Mahmud II. Nous sommes à Sishane. Il a voulu fêter notre départ et se faire pardonner les heures de marche que j'ai enduré en m'offrant de me vautrer dans le grand lit d'une chambre au parquet sombre, aux lampes en porcelaine et aux draperies de palais brodées de fil d'or. Le sommeil est-il différent d'un hôtel à l'autre ? Du Grand Almira au Palace de Sishane ? Ai-je à regretter d'avoir dormi au Grand Almira ? D'avoir pris mon take away au Sadıkoğlu Kebapçısı plutôt qu'au Dudu restaurant où nous dînons en contemplant les lumières de la ville ?

Getli veille toute la nuit assis derrière la banque d'accueil à l'entrée de l'hôtel. Peut-être qu'il se renverse sur sa chaise et dort la bouche ouverte après avoir fermé la grande porte comme on ferme sa maison. Tout l'hôtel est endormi. Les deux femmes qui font l'entretien sont rentrées chez elles. Elle s'affaireront le matin pour nous préparer le petit déjeuner. Maintenant que je suis à la 303 une famille se partage la 103 et la 102. Le père dort sur le dos et sa femme couchée sur le côté doit endurer ses ronflements. Elle a le sommeil léger depuis bien avant les ronflements de son mari. Depuis la naissance de ses jumeaux, son sommeil n'a plus été le même.

Les deux jeunes garçons adolescents maintenant sont dans l'autre chambre. Ils n'ont pas tirés les rideaux. Il ne dorment pas et veillent très tard devant les écrans bleus de leur téléphone. Deux jeunes femmes sont à la 203. Elles étaient fâchées ce matin et ce sont longuement plainte d'un cafouillage dans leur réservation qui les contraignait à dormir à Fathi alors qu'elles avaient prévu d'être dans la partie asiatique de la ville. Elles ont monté de gros sacs à dos. Elles dorment profondément, leurs souffles se mêlent. Elles bougent dans leur sommeil sans se gêner. Elles sont en confiance. Leur corps sont détendus. Elles seront bien reposées demain et l'esprit plus clair elles se rappelleront qu'elles ont payé cher ce voyage et qu'il vaut mieux en profiter plutôt que de gâcher de précieux jours en récriminations.

Je n'ai pas dormi dans le palace. J'ai dormi dans la chambre 103 du Grand Almira. Un bruit d'eau dans la tuyauterie m'empêchant le sommeil vers 2h du matin, je me suis plainte à Getli qui m'a proposé de dormir sous les combles. Ce n'était pas la terrasse et la vue imprenable du Dudu mais un bout de toit encombré de cageots, avec une chaise en plastique blanc pour m'asseoir, regarder le ciel et écouter le chant des muezzins. Je n'y suis restée qu'une nuit. La 303 a été ma dernière chambre.

Je crois que la maladie revient quand je sens une odeur métallique. Je l'ai associée récemment au sang. Je ne saigne pas pourtant. Et puis j'ai pensé que ce n'était pas moi. C'était l'odeur de la ville. J'ai pensé aux cendres et cette image s'est imposée. Ce n'était pas mon estomac ou mes intestins qui fermentaient une odeur pesante et ferreuse. C'était la ville et la fumée de ses déchets qui remplissaient par moments mes narines. J'ai pensé : « si l'enfer a une odeur, c'est celle-là ».

Quand j'étais enfant, je refusais de manger de la papaye à cause de son odeur de pourriture. À l'occasion d'une mission j'ai logé pendant quatre jours au Half Moon Hôtel à Montego Bay. Le petit déjeuner était servi à volonté sur des tables recouvertes de nappes blanches dans un grand carbet non loin de la mer. La papaye servie en petits cubes n'avait plus l'odeur qui me révoltait. J'ai mangé sans savoir et puis j'ai su.

Je serais sans doute rassasiée rien qu'à humer le nanan de coco. Je préfère racler à même la noix de coco avec une cuillère coupée de sa coque verte épaisse d'un coup de sabre.

Le vent le soir amenait l'odeur des belles de nuit. Peut-être que c'est ce qu'il me manque pour ne pas sombrer dans la mélancolie quand le soleil se couche. Une odeur comme une présence pour habiller ma solitude.

Je sais qu'il ne reviendra pas. L'idée que je n'aurais plus à sentir son odeur d'huile mélangée au citron et à l'ail me consolait. J'avais seule maintenant le choix des odeurs de ma maison. Je nettoyais tout à l'huile de bois d'inde pour effacer jusqu'à son souvenir.

Ce matin j'ai choisi citronnelle, menthe, romarin et basilic. Les herbes fraîchement cueillies distillent leur parfum quand je les lave à l'eau froide. Les feuilles recouvertes d'eau chaude,

leur vapeur me fait anticiper le goût. C'est facile le matin de se discipliner et de préparer une tisane. La nuit tombée le deuil devient lourd.

J'aime l'odeur de la terre mouillée. Si j'osais, je m'allongerais nue sur la terre mouillée pour être enveloppée et peut-être même disparaître.

Nous avons consulté le menu et nous avons commandé du chai. Nous attendons d'être servis. La baie vitrée du Victorious café nous fait penser à un tableau de Hopper. Nous avons choisi cet endroit pour ça. Pour regarder les gens dans la rue en sirotant notre chai. Les bruits de la rue ne nous atteignent pas. Nous parlons comme dans un aquarium. Nous ne regardons plus la rue et si quelqu'un sur le trottoir d'en face nous regardait, il verrait E très grand, un peu tassé dans son fauteuil, lancé dans une démonstration qu'il appuie avec les deux mains comme des hachoirs. Ensuite il me verrait attentive un doigt sur la table voulant aussi appuyer mes arguments.

Le serveur pose les petites tasses de chai dont la couleur pourrait rappeler un mauvais café. J'aurais du prendre un café pour encaisser l'assaut de E. Son corps a cette élasticité et cette lourdeur à la fois qui me décourage de pouvoir le faire bouger d'un iota. Il ne fait jamais que ce qu'il veut. Il s'appuie sur sa taille censée lui donner une autorité naturelle. Elle n'est pas naturelle au sens où je n'ai pas à m'y plier comme je me plie au rythme du jour et de la nuit.

Le serveur fait tomber avec fracas un plateau derrière le comptoir. Nous tournons le regard. Je ne sais pourquoi, je me lève pour porter mon aide. Le serveur est occupé à ramasser ce qu'il a brisé. Je reviens m'asseoir fâchée de réaliser que je veux fuir la dispute. E est de nous deux le plus

inflexible. Je dois plier. Je n'ai pas la force d'imposer mon point de vue. Je voudrais briser sur le sol ma tasse et la théière.

Une femme vit un voyage comme elle écrit ses livres à tâtons, sans expérience, sans aucune conscience de ce qu'elle fait, se laissant guider par on ne sait quelle voix qui lui dicte des mots qu'elle écrit obéissante comme elle ferait un pas puis un autre et encore un autre sur une route inconnue, attentive à poser sur la page blanche ce qu'elle voit, ce qu'elle entend, ce qu'elle comprend du monde, attentive à ramener à sa mémoire des images connues, des images de l'enfance, des images de choses vécues, qu'elle décrit minutieusement quand la voix se fait inaudible, et qu'elle se sent triste et insignifiante parce qu'elle n'est pas un écrivain, parce qu'elle n'a inventé aucune épopée, aucun drame psychologique, parce qu'elle a mis soigneusement dans la nuit de son ignorance des mots bout à bout dans l'espoir que le jour se lève et que le paysage apparaisse et qu'à force de mots, de personnages qui se cherchent, la voix lui montre enfin qui elle est, qui elle est vraiment dans la chambre 303 du Grand Almira Hôtel à Istanbul.

Je me souviens des deux femmes, l'une jeune l'autre âgée. Je me souviens de la poussette repliée et de l'enfant dans les bras de sa mère. Je me souviens de l'homme derrière moi. Je tenais mon équilibre du mieux que je pouvais avec une main sur la barre tant le wagon était bondé. Je me souviens de l'anneau d'or de l'homme en chemise blanche. Il tenait lui aussi comme moi d'une seule main. Je me souviens que pas un instant je n'ai pensé au danger. Cette fois je n'avais peur de rien. Mon sac dans le dos je maintenais mon équilibre d'une main comme si j'avais pris toute ma vie le métro dans une grande ville. Je me suis même retournée pour m'excuser

d'avoir dans le mouvement de la rame touché l'homme derrière moi. Je lui ai souri et du regard, parce que je ne comprenais pas sa langue, il m'a dit qu'il n'y avait pas de mal. Quelques jours plus tôt dans le bus E. m'avait fait remarquer que je m'étais mal à l'aise un vieux monsieur quand ma poitrine frôlait son épaule. Nous étions sur le chemin du retour, la fin de notre dernière journée à Istanbul et rien de mal ne m'étais arrivé.

J'aurais pu acheter dix fois le livre d'Orhan Pamuk, Istanbul. Il était dans toutes les boutiques fnac et les Relais H des aéroports que j'ai traversé en Europe au début de l'année. Je ne voyais que ce titre. J'ai pensé : tu auras le temps. Je ne l'ai pas acheté. Je voulais l'avoir dans les mains quand je serais à quelques heures d'arriver au seuil de l'Orient. Je tenais contrairement à E à ne rien lire en amont, ne rien savoir pour me laisser transformer par tout ce que j'allais voir, sentir, toucher sans aucune image préconçue dans la tête. Aujourd'hui des semaines après mon retour, j'ai le livre entre les mains et il commence ainsi:

Dès mon enfance, et pendant de nombreuses années, j'ai toujours eu dans un coin de l'esprit, l'idée qu'il existait, dans un appartement ressemblant au nôtre, situé quelque part dans les rues d'Istanbul, un autre Orhan qui était mon semblable, mon jumeau voire mon double.

Mes papiers d'identité ont été volés le jour de l'Aïd à Istanbul la veille de notre départ. Peut-être qu'une personne les utilise. Peut-être que j'ai moi aussi un double dans un appartement ressemblant à celui où a grandi Orhan Pamuck en ce moment même à Istanbul.

Ma mère ramène de son appartement de Chanzy après la mort de son premier fils Tony la carte plastifiée de Saint Antoine de Padoue. Elle a oublié aujourd'hui dans quel livre elle s'en est servi comme marque-page. Saint Antoine de

Padoue, est prié pour aider à retrouver des objets perdus. Je ne prie pas. Je sais que je ne reverrai jamais mon portefeuille rouge et mes papiers d'identité.

Ma prof de français m'a offert un exemplaire de Antigone d'Anouilh que j'ai gardé jusqu'ici. J'ai 3 malles pleines de livres dans la maison familiale. Je me promets à chaque vacance d'aller les vider et je n'en ai jamais le courage.

J'ai sur la porte de la chambre 375 de la résidence Arsenal un poster de Bob Marley jeune. Peut-être qu'un jour un de mes rendez-vous aura son allure.

J'ai commencé une collection d'ouvrages de la Pléiade. J'ai commencé par Baudelaire et j'en suis restée là.

J'ai récupéré quand mon père est tombé malade un tableau hideux fait de sable et de coquillage par un pseudoartiste qui lui a sans doute vendu en plus une petite fortune. J'ignore sur quel mur il est maintenant. Dans mon dernier souvenir de ce tableau il est accroché sur le mur du restaurant à côté du bar. Mon père a toujours dilapidé le peu d'argent que lui rapportait la pêche et son restaurant à la fin ne servait que du rhum à des hommes tristes qui faisaient semblant d'être joyeux et riaient fort quand ils jouaient aux dominos.

Il fallait bien que je dorme. Il fallait bien le déranger pour qu'il arrête le bruit de l'eau au-dessus de ma tête. Il fallait bien qu'il me change de chambre puisque l'eau coulait, coulait, coulait sans discontinuer.

...et toujours une chose après l'autre la force de faire face. La force toujours, quitte à se terrer entre les quatre murs d'une chambre d'hôtel pour fuir le monde et arrêter le temps

à défaut de pouvoir arrêter l'eau qui coule, qui coule qui coule.

...pour qu'il ne se passe plus rien d'autre que ce dont on a la maîtrise, le moment où on va se décider à ouvrir la porte, la fermer à clé derrière soi, descendre les marches en se rappelant qu'on foule un tapis d'Orient.

...l'Orient.

Les habitants étaient nombreux, extrêmement nombreux. Des vêtements usés pliés à la vente sur des trottoirs aux pieds d'hommes assis sur des tabourets bas et des voitures poubelles qui nettoient toute la ville. Des bars où l'on sert de l'alcool devant des matchs de foot sur grand écran et des femmes voilées de lourdes étoffes noires. Elles ont de larges cernes sous les yeux et le teint jaune. Des chats comme chez eux dans toute la ville et des enfants sales qui jouent en criant les pieds nus dans les rues de Fathi.

...l'Orient.

Quand je pense à Tony, je ne pense pas à un bébé de 5 mois mort sur le lit de mes parents dans la cité de Chanzy. Si Orhan Pamuk dans un appartement qui ressemble à celui de son enfance a comme il dit toujours eu dans un coin de son esprit l'idée qu'il existait un autre Orhan son semblable, son jumeau, son double, moi j'ai Tony et il a tout juste un an de plus que moi.

Il a grandi comme moi j'ai grandi. Il ne dit rien. Il reste une présence fantomatique dans ma vie qui revient quand je pense que j'ai eu un jour avant de naître un frère. J'étais sa petite sœur à venir. Il est grand et maigre. Il porte une chemise de couleur kaki. Il est à mes côtés presque penché

vers moi une grande liane protectrice. Quand mon père est mort à son tour, ma sœur cadette nous a certifié qu'il était présent et qu'il fallait le laisser partir. Elle nous a annoncé qu'il était parti pour de bon trois mois après sa mort en nous racontant un rêve que j'ai aussitôt oublié. Je ne parle pas de Tony. A personne. Je n'ai pas dit qu'il n'était pas parti et qu'il avait grandi avec nous, avec moi, comme dans un monde parallèle. Il me demande après être resté des années entières silencieux:

Est-ce que dans ce monde parallèle j'ai une vie à moi ou suis-je le grand frère d'un an plus âgé qui regarde ta vie enfermée dans une bulle où j'ai l'âge que tu me donnes parce que tu ne veux pas de ma mort? Est-ce que tu refuses ma mort? Est-ce que tu nies ma mort? Est-ce que tu sais ce que tu veux de moi? Est-ce que je te rassure ? Est-ce que tu m'attends? Est-ce que tu me cherches? Est-ce que je dois être grand pour ne pas être mort? Est-ce qu'il faut que j'ai toujours un an de plus que toi? Est-ce que tu connais mon visage? Est-ce que tu connais mes peurs? Est-ce que tu m'as vu pleurer ou rire? Est-ce que tu m'as vu dormir? Est-ce que tu sais qui j'aime? Est-ce que tu m'as déjà vu ailleurs qu'à tes côtés ? Avec d'autres gens? Parti en voyage? Est-ce que j'ai pris l'avion? Est-ce que je sais conduire une voiture? Est-ce que je lis des romans ou est-ce que je préfère lire les journaux?

Mon frère ne ferait que ça me poser des questions. Il ne saurait s'exprimer qu'à travers des questions, avide des réponses qu'il lui serait impossible de se donner à lui-même. Mon frère serait un condamné à l'interrogation. Ses questions seraient le lien qui nous attache. Il ne peut pas partir comme mon père est parti parce que toutes les questions l'habitent et sortent de sa bouche quand je pense à lui. Question après question il plaide dans le monde des vivants pour la mémoire des morts dont personne n'a fait le deuil.

Le mouvement des corps quand l'agent donne le signal de se diriger vers la passerelle du vapor à Eminonu. Le mouvement des corps dans les rames de métro, dans les bus, dans les taxi où il faut être au moins 8. Le mouvement de mon corps quand je prends le taxi seule. Mon corps dans la ville, dans la chaleur, dans la fatigue parce que j'ai trop marché.

Des corps et des visages sur les photos de cette exposition dans une galerie d'art. Ozgun nous les commente les unes après les autres sous que regard bienveillant de notre hôtesse. Elle est distinguée, elle parle français et souri avec grâce et gentillesse. Avant la visite de l'exposition, elle nous a invités à prendre un chai et des baklavas. Elle nous raconte Gezi park comme d'une grande utopie, un élan collectif d'aspiration à plus de liberté et de résistance. Certains de ses amis sont en prison. Elle le dit et je comprends qu'elle aussi pourrait un jour être emprisonnée.

Les corps. Les corps des hommes assis sur des tabourets bas à côté d'étals d'ail et de cerises.

Mon corps seul devant l'entrée du Grand Almira.

Istanbul s'efface. L'objet du désir de roman est sans doute ça, le désir de raconter comment s'efface le souvenir. J'ai mené tout au long de ses pages une longue et précise enquête sur l'effacement, la lente disparition de la mémoire. Comme le noyé qui cherche l'oxygène se débat jusqu'à capituler et sombrer, j'ai dressé l'inventaire de ce dont je me souvenais d'Istanbul jusqu'à ne plus avoir de mots comme celui qui se noie n'a plus de souffle.

Oublier Istanbul.

Corps alangui pierres chaudes et filet d'eau glisse chante. Lenteur des femmes les corps allongés sur les pierres chaudes. L'eau coule corps chauds corps nus les cheveux sur les yeux tête basse les épaules abattues. Corps terrassés abandonnés tournés et retournés. Les corps frottés comme s'ils étaient ceux d'enfants dans la musique des étoffes mouillées sur la pierre. Ils tombent les corps sans bruit à l'intérieur une chute sans fin. Une chute molle. Corps la nuque capitule. Corps le souffle devient profond. Corps ronds frottés massés lavés d'eau chaude dans l'odeur du savon noir et du rassoul . Le temps coule avec l'eau. Il glisse sur la peau. Poids de la pierre les corps lourds de pensées à déposer. Ils suintent des corps des pensées. Elles s'extirpent des corps lissés caressés du kessa la peau morte retirée. Paix des femmes souffle des femmes ventre des femmes seins des femmes reins des femmes peau chaude des femmes dans la musique des bols de cuivre contre la pierre. Échos des bols en cuivre contre la pierre. Chuchotements bruits sourds lourds d'eau chaude sur les corps dans le parfum de bois de cèdre et de santal. Je suis dans le sérail couverte de boue d'argile dans la chaleur humide des pierres un dôme étoilé au-dessus de ma tête. Je suis dans un ventre rond et chaud qui accueille les corps les retranche de la ville puis les lui rend avant de les avaler encore. Je suis offerte.

Nous ne savons pas nous parler. Nous ne savons pas entendre ce que nous avons à nous dire. Tu n'écoutes pas. C'est ce qu'il me dit souvent. Et je ne réponds pas quand il dit ça. Dans mes silences il y a toutes les phrases qui viennent derrière « tu n'écoutes pas » et auxquelles je ne veux même pas commencer à répondre de peur que le barrage ne cède et que je lui vomisse toute ma colère et mes frustrations d'être sans cesse jugée. Tu prends tout à la légère. Quand on fait

des choix, on les assume. Ne compte pas sur moi pour tout arranger comme d'habitude.

– Tu es sage.

– Oui je suis sage.

E n'est pas à Istanbul. Nous sommes au téléphone et il me demande ce que je fais de mes journées. Je réponds que je lis Orhan Pamuck à l'hôtel.

– As-tu envoyé au consulat ce qu'ils t'ont demandé?

– Oui

– Tu es fâchée?

– Non juste un peu fatiguée. Et nous parlons du temps qu'il fait en Guadeloupe et de la chaleur qu'il fait à Istanbul. Je suis vraiment trop fatiguée pour tenir une conversation vide et mes silences sont de plus en plus longs.

– Repose-toi bien

– Oui j'ai besoin de dormir.

Je me sens seule et triste. Les kilomètres de distance rendent nos dialogues laborieux. Avoir une conversation avec E c'est comme avancer dans une matière visqueuse qui vous aspire vers le fonds. Je n'ai jamais fait l'expérience des sables mouvants, mais lui parler me fait penser à m'engluer dans des sables mouvants. Je ne peux n'y avancer ni reculer ni m'élever juste m'enfoncer lentement dans une matière qui colle et m'épuise.

L'idée me traverse l'esprit de lui raconter que je suis tellement nulle en calcul mental que j'ai donné toute fière à l'agent d'accueil du Grand Almira Hôtel l'équivalent de 25 livres turques pour payer la chambre qui coûte 25 euros la nuit. Et ajouter que je trouvais drôle de lui proposer de payer la chambre 70 centimes d'euros (j'ai vérifié avec l'aide d'une calculatrice). Je me suis ravisée parce que j'ai tout de suite pensé que là où je voyais une erreur innocente lui verrait la légèreté coupable avec laquelle je vivais dans le monde et qu'il condamnerait comme inconscience. C'est dans ces moments que j'aimerais avoir le talent des comiques et nous emporter tous les deux dans de grands éclats de rire qui balayeraient tous nos silences.

J'ai seulement dit : « je t'aime » et j'ai raccroché.

Elle est assise en tailleur sur le lit de la chambre d'hôtel. Elle avise le téléphone qui vibre sur le lit à côté d'elle. De mauvaise grâce elle répond.

Voix off de la narratrice:

C'aurait été un lit blanc au milieu de la scène du théâtre. Elle serait arrivée côté cour. Un technicien côté jardin pour faire le clap une fois qu'elle serait installée sur le lit en tailleur.

Elle dit : Nous ne savons pas nous parler. Nous ne savons pas entendre ce que nous avons à nous dire. Tu n'écoutes pas. C'est ce qu'il me dit souvent. Et je ne réponds pas quand il dit ça. Dans mes silences il y a toutes les phrases qui viennent après « tu n'écoutes pas » et auxquelles je ne veux même pas commencer à répondre de peur que le barrage ne cède et que je lui vomisse toute ma colère et mes

frustrations d'être sans cesse jugée. « Tu prends tout à la légère ». « Quand on fait des choix, on les assume ». « Ne compte pas sur moi pour tout arranger comme d'habitude ». Il ne dit pas ces phrases. Je les entends pourtant.

Coupez:

Clap: Grand Almira scène de la dispute 3ème:

Une voix masculine au téléphone, l'homme est hors champs.

Il dit:

– Tu es sage.

Elle répond

– Oui je suis sage.

– As-tu envoyé au consulat ce qu'ils t'ont demandé?

– Oui

– Tu es fâchée?

– Non juste un peu fatiguée. Et nous parlons du temps qu'il fait en Guadeloupe et de la chaleur qu'il fait à Istanbul. Je suis vraiment trop fatiguée pour tenir une conversation vide et mes silences sont de plus en plus longs.

– Repose-toi bien

– Oui j'ai besoin de dormir.

Voix off de la narratrice:

Elle serait sur son grand lit blanc de chambre d'hôtel comme sur un radeau dans une mer étale. Seule.

Elle dit: Je me sens seule et triste. Les kilomètres de distance rendent nos dialogues laborieux. Avoir une conversation avec E c'est comme avancer dans une matière visqueuse qui vous aspire vers le fonds. Je n'ai jamais fait l'expérience des sables mouvants, mais lui parler me fait penser à m'engluer dans des sables mouvants. Je ne peux n'y avancer ni reculer ni m'élever juste m'enfoncer lentement dans une matière qui colle et m'épuise.

Coupez!

Avec quoi sont fabriqués les romans ? Une intrigue? Des paysages? Des décors? Des personnages? Des émotions? Un agencement des mots pour que le lecteur s'identifie aux personnages et ressente les émotions qu'ils ressentent ? Pour qu'il croie au mensonge vrai que mot après mot un auteur aura bâti? Même en partant d'un fait biographique à partir du moment où le fait est raconté, est adressé, la fiction commence. Orhan Pamuk aime les musées. Un roman est pour lui un musée. Il a écrit le musée de l'innocence qui est à la fois un roman, mais aussi un musée à Istanbul. Je n'ai pas visité le musée de l'innocence? Je n'ai encore lu aucun roman d'Orhan Pamuk. J'ai commencé à écrire ce que je m'obstine à appeler roman à partir d'une idée et d'une image. L'idée est la suivante: une femme, la narratrice, voyage comme elle écrit sans savoir à tâtons, sans planification, en se laissant mener par son intuition en aveugle avec une foi naïve qui s'appuie

sur le fait que si elle a le désir de roman c'est qu'il y a bien roman au bout et que le tout pour elle est de se mettre en chemin comme on se met en chemin vers un pays dont on ignore tout et qu'on découvre chemin faisant. Le roman raconte ce chemin et les personnes qu'elle rencontre sur le chemin, d'autres auteurs surtout qui alimentent sa réflexion sur l'art et la manière d'écrire un roman. Elle rencontre d'abord Orhan Pamuk. Il est turc. Il a écrit un livre racontant son enfance à Istanbul. Elle rencontre James Baldwin. Elle ignorait qu'il avait séjourné à Istanbul. Elle rencontrera d'autres auteurs. Pour ce qui est de l'image, ce qui a déclenché le désir d'écrire chez cette narratrice est ce moment dans un rame de métro à Istanbul après une visite de la mosquée de Sainte-Sophie. Elle se tient debout son sac dans le dos. Elle tient la barre. Elle avise un homme avec une chemise blanche devant elle. Sa main sur la même barre métallique qu'elle. Il tient fermement. Elle peut voir qu'il porte à l'annulaire une alliance en or. Une jeune femme est assise avec son bébé sur elle et une femme plus âgée à côté d'elle. La poussette prend de la place. Les deux femmes veulent descendre à la prochaine station et se lèvent déjà. Derrière la narratrice il y a un homme petit maigre, les joues creuses sous sa barbe. Il porte une chemise grise ou marron à carreau. Elle se retourne et elle lui dit pardon parce que dans le mouvement de la rame son corps a bousculé le sien. Il est le voleur et elle ne le sait pas. Ses souvenirs de la ville s'estompent quand elle finit par rentrer chez elle, mais cette image reste vivace dans sa mémoire. Sa main sur la barre. Le sourire qu'elle adresse à son compagnon de voyage non loin d'elle parce que leur voyage est fini. Sainte-Sophie était la dernière visite. Ils vont à Fathi un quartier qu'elle a choisi. La veille au soir, ils ont dormi au Grand Almira Hotel. Ce soir sera leur dernière nuit à Istanbul. J'ignore en quoi cette image peut être l'embryon

d'un roman. Je n'ai pas pensé à une nouvelle. J'ai pensé à un roman à la première personne. J'imagine n'ayant jamais écrit de roman que maintenant je dois raconter qui est cette narratrice, ce qu'elle fait à Istanbul et avec qui. Je me repasse le film du trajet de métro. Le vol a eu lieu le temps de la durée d'une station à une autre. C'est pour cela que dans la tête de la narratrice la scène se déroule comme au ralenti. La main sur la barre, l'anneau en or, les deux femmes assises, le bébé, la poussette, le sourire au compagnon de voyage et l'homme derrière elle. Elle rembobine sur le mouvement de son corps qui perd l'équilibre et ses excuses à l'homme qui va lui voler son portefeuille. Je veux raconter l'histoire de cette narratrice. Je veux élucider cette scène dans la rame de métro. Dans la vie de cette femme, les mains sur la barre, l'anneau d'or, les femmes assises, la poussette et l'homme derrière elle ont un sens qu'elle ignore et qu'elle veut comprendre. Je n'ai pas d'intrigue pour ce roman. Le vol du portefeuille n'est même pas un fait divers. C'est un incident banal comme il peut en arriver à tout le monde loin de chez eux où sur un trajet qu'il effectue chaque jour depuis des années.

Je vis cachée dans les montagnes d'Anatolie entre les monts escarpés et les forêts denses, la vallée perdue de Karanlik. On raconte qu'elle était autrefois habitée par un peuple mystérieux connu sous le nom de Göklerin Halki ou le peuple du ciel. Il avait résisté à un roi ambitieux venu des plaines avide de pouvoir et de richesse. Ses armées ne purent conquérir Karanlik et s'emparer de ses mystères grâce à la protection des esprits des montagnes. À l'entrée de la vallée, des tempêtes éclatèrent, des rochers tombèrent des sommets et des créatures sauvages surgies des forêts mirent en pièces les armées du roi envahisseur. À la deuxième tentative, une brume épaisse et impénétrable rendit la vallée invisible et inaccessible à tous ceux qui n'étaient pas en paix avec les

éléments. Aujourd'hui encore, la légende de Karanlık perdure parmi les habitants d'Anatolie. On raconte que, lors des nuits de pleine lune, on peut parfois entendre les chants anciens des Göklerin Halkı, le peuple du ciel, résonner à travers les montagnes, rappelant à tous la magie des éléments.

Je vis dans les montagnes escarpées qui bordent la mer Noire une grotte connue sous le nom d'Aslanlı Mağarası, ou la Grotte du Lion. On raconte qu'elle abrite un trésor caché, gardé par un lion magique. Un sultan avide de richesse envoya ses meilleurs guerriers pour le récupérer. Aucun d'entre eux ne revint. Intrigué, le sultan décida d'y aller lui-même. À l'entrée de la grotte, il rencontra une vieille femme qui lui dit : « Seul celui qui est pur de cœur et sans désir de richesse pourra entrer et découvrir le secret de la grotte. » Le sultan, ne croyant pas aux paroles de la vieille femme, pénétra dans la grotte. À mesure qu'il avançait, il entendit un rugissement terrifiant. Un lion immense, aux yeux étincelants, apparut devant lui. Terrifié, le sultan s'enfuit et ne revint jamais.

Je vis Şahmeran une créature légendaire, mi-femme, mi-serpent, vivant dans les profondeurs des forêts anatoliennes. Elle est connue pour sa sagesse et ses pouvoirs de guérison. La légende raconte qu'elle régna sur un peuple de serpents et vivait cachée des humains pour protéger ses secrets. Un jour, un jeune homme nommé Camsab, en quête de connaissances, découvrit par hasard l'antre de Şahmeran. Émerveillé par sa beauté et sa sagesse, il resta avec elle, apprenant ses secrets et ses remèdes. Mais un jour, il dut retourner parmi les hommes. Peu après, le roi tomba gravement malade et seul le sang de Şahmeran pouvait le guérir. Sous la torture, Camsab révéla l'existence de Şahmeran. Les hommes la capturèrent et la tuèrent pour sauver le roi. Avant de mourir, Şahmeran avertit que toute

personne ayant connaissance de son existence partagerait son sort. Camsab, dévasté par la trahison, mourut peu après.

Pendant que l'homme à la chemise à carreaux marron ou grise volait mon portefeuille dans la rame de métro en arrivant à la station Eminonu dans le monde ce 16 juin 2024 jour d'Aïd-el-Kébir un incendie de forêt ravagea 200 hectares de la communauté de Fort Good Hope, une vague de chaleur causa la mort de 211 personnes et des coups de chaleur pour près de 25000 autres, le volcan Kilauea à Hawaï entra en éruption pour la première fois en neuf mois, deux tornades frappèrent la province de KwaZulu en Afrique du Sud tuant au moins 11 personnes, des paysans espagnols et français bloquèrent des routes dans les Pyrénées pour protester contre les échanges commerciaux avec des pays non membres de l'Union européenne, la police de Mumbai arrêta un homme pour avoir discuté des plans du gang Lawrence Bishnoi pour tuer l'acteur Salman Khan dans une vidéo YouTube, un homme venu de Syrie fut arrêté après avoir jeté un cocktail Molotov sur l'ambassade d'Israël à Bucarest et tenté de s'immoler.

La fête du sacrifice

Version 2
5 août 2024

La fête du sacrifice